

LEWIS CARROLL

LES AVENTURES D'ALICE
AU PAYS DES MERVEILLES

NOUVELLE TRADUCTION

Titre original : *Alice's Adventures in Wonderland*
(Edition : *The World's Classics*, Oxford University Press, 1982)

Traduit de l'anglais
par Laurent Chiacchiérini

© 1984-2008

Tous droits réservés pour cette traduction



CHAPITRE I

VOYAGE AU CENTRE D'UN TERRIER

Assise en compagnie de sa sœur au bord de la mare, Alice commençait à s'ennuyer. Elle avait bien jeté un coup d'œil sur le livre de sa sœur, mais celui-ci ne comportait pas d'images.

— À quoi ça sert, un livre sans images ? se dit Alice.

Abrutie par la chaleur, elle se demandait si cela valait la peine de se lever pour cueillir des pâquerettes et confectionner un collier. Soudain, elle vit passer un Lapin Blanc aux yeux roses.

Il n'y avait là rien de très étonnant, et Alice ne s'étonna pas davantage d'entendre le Lapin marmonner :

— Mon Dieu, mon Dieu, je vais être en retard !

(En y repensant après coup, force lui serait de reconnaître que c'était bizarre mais, sur le moment, cela lui parut tout ce qu'il y a de naturel.) Toutefois, lorsqu'elle vit le Lapin sortir une montre de son gousset en pressant le pas, Alice se redressa brusquement : elle venait de s'aviser qu'elle n'avait jamais rencontré de lapin avec un gousset, encore moins avec une montre de gousset. Cette découverte ayant piqué sa curiosité, elle s'élança dans le pré à la poursuite du Lapin, juste à temps pour l'apercevoir qui disparaissait dans un grand terrier sous la haie.

L'instant d'après, Alice se faufilait dans le terrier, sans songer le moins du monde à la façon dont elle comptait en ressortir. La fillette longea pendant un certain temps une sorte de tunnel. Tout à coup, le sol se déroba sous ses pieds et elle bascula dans un gouffre sans fond.

En vérité, soit le gouffre n'avait pas de fond, soit Alice tombait très lentement, car elle avait tout le loisir de regarder autour d'elle et de s'interroger sur la suite des événements. Elle essaya d'abord de scruter le fond, mais il y faisait trop noir pour distinguer quoi que ce soit. Alors elle examina les parois du gouffre et remarqua qu'elles étaient tapissées d'étagères, ainsi que de mappemondes et de tableaux. Au passage, elle saisit sur une étagère un pot à confitures marqué « MARMELADE D'ORANGES » mais constata à son grand dam qu'il était vide. Ne voulant pas le jeter de crainte de blesser quelqu'un en bas, elle réussit à le déposer sur une autre étagère.

— Eh ben ! fit Alice. Après une pareille dégringolade, je n'aurai plus peur de rouler dans l'escalier. On va me trouver drôlement courageuse à la maison. Bah, de toute façon, je n'irais pas m'en vanter, même si je tombais du dernier étage. (Ce qui ne faisait aucun doute.)

Et Alice tombait, tombait, tombait. Est-ce que cette chute ne s'arrêterait donc jamais ?

— Ça fait combien de kilomètres que je descends ? se demanda-t-elle à haute voix. Je ne dois plus être très loin du centre de la Terre. Voyons, je crois que c'est à 6400 kilomètres de la surface (Alice en effet avait appris pas mal de choses à l'école et, même si personne n'était là pour l'entendre, c'était une bonne occasion de répéter ses leçons) ; oui, c'est à peu près ça. Mais à quelle latitude et à quelle longitude ai-je bien pu arriver ?

Alice n'avait pas la moindre idée de ce qu'était latitude ou longitude, mais ces deux grands mots sonnaient bien à ses oreilles.

— Peut-être que je vais carrément traverser la Terre ? reprit-elle au bout d'un moment. Comme ce serait amusant de me retrouver au milieu des gens qui marchent la tête en bas ! Les antipodistes ! (Cette fois, elle préférait que personne ne l'ait entendue, car elle n'était pas très sûre de son mot.) Il faudra que je me renseigne sur le nom de leur pays. « Pardon, madame, est-ce qu'on est en Australie ou en Nouvelle-Zélande ? » (Elle s'entraîna à faire la révérence. Faut-il être acrobate pour réussir une révérence en plein vol !) Comme je vais avoir l'air bête ! Non, il vaut mieux que je ne demande pas ; peut-être que je verrai le nom sur un poteau indicateur.

Et Alice tombait, tombait toujours. Pour passer le temps, elle continuait à parler toute seule.

— Ce soir, Dina va me chercher, la pauvre !

(Dina était le nom de sa petite chatte.)

— Pourvu qu'ils aient pensé à lui donner son lait à quatre heures ! Ma petite Dina, comme j'aimerais que tu sois là, avec moi. D'accord, il n'y a pas de souris en l'air, mais tu pourrais attraper des chauves-souris. C'est presque pareil, tu sais. Au fait, est-ce que les chats mangent les chauves-souris ?

Alice sentit le sommeil l'envahir et répéta comme dans un rêve :

— Est-ce que les chats mangent les chauves-souris ? Est-ce que les chats chauves mangent les souris ? Est-ce que les souris chauves mangent les chats ?

Mais elle avait beau retourner la question dans tous les sens, elle ne trouvait pas la réponse. S'assoupissant peu à peu, elle se mit à rêver qu'elle tenait Dina par la main et lui faisait subir un interrogatoire.

— Allez, Dina, avoue : est-ce que tu as déjà croqué une chauve-souris ?

Plaf ! Alice venait d'atterrir sur un tas de branches et de feuilles mortes : elle était arrivée.

Elle ne s'était pas fait mal et fut debout d'un bond. Elle leva les yeux mais l'obscurité était totale au-dessus d'elle. Devant elle, en revanche, s'ouvrait un autre tunnel, où elle repéra le Lapin Blanc qui s'éloignait en toute hâte. Il n'y avait pas une minute à perdre. Prompte comme l'éclair, Alice le suivit et, avant de le voir bifurquer dans une galerie latérale, elle put capter ses paroles :

— Gare à mes oreilles ! Je suis bougrement en retard.

Elle pensait le rattraper dans la galerie mais il s'était volatilisé. Elle se retrouva seule au milieu d'un corridor long et bas de plafond, éclairé par une rangée de lustres.

Toutes les portes donnant sur le corridor étaient fermées à clé. Après les avoir essayées en vain l'une après l'autre, Alice se mit à errer sans but en se demandant si elle parviendrait à regagner l'air libre.

C'est ainsi qu'elle découvrit un petit guéridon tout en verre, sur lequel était posée une minuscule clé en or. La fillette crut d'abord que c'était la clé d'une des portes du corridor. Hélas, soit que les serrures fussent trop grandes, soit que la clé fût trop petite, elle n'ouvrait aucune d'entre elles. Toutefois, en refaisant le tour du corridor, Alice remarqua une petite tenture qui lui avait échappé et derrière laquelle se trouvait une porte pas plus haute que trois pommes. Elle inséra la clé dans la serrure et, à sa grande joie, parvint à la faire tourner.

Elle ouvrit la petite porte, qui donnait sur une sorte de trou de souris. En s'agenouillant, elle aperçut le jardin le plus charmant qu'il soit donné de voir. Comme elle aurait aimé pouvoir quitter ce sombre corridor pour aller se promener parmi les massifs de fleurs multicolores et les fontaines d'eau fraîche ! Mais elle ne pouvait même pas passer la tête par la porte.

— Et même si ma tête passait, pensa la pauvre Alice, à quoi bon, si mes épaules ne suivent pas ? Ah, si seulement je pouvais me replier comme une longue-vue ! Si seulement je savais par quel bout commencer !

À vrai dire, tant de choses hors du commun s'étaient déjà produites qu'Alice en arrivait à croire à l'impossible.

Jugeant inutile de faire le pied de grue devant la porte, elle la referma et retourna auprès du guéridon dans l'espoir d'y trouver une autre clé ou, pourquoi pas, un mode d'emploi pour se replier comme une longue-vue. Or cette fois l'attendait un flacon – qui n'était pas là tout à l'heure, assura-t-elle – avec une étiquette où étaient calligraphiés ces deux mots : « BUVEZ-MOI ».

— Pas si vite, se dit la fillette, prudente. Avant de boire, je dois vérifier si ce n'est pas marqué « Poison ».

En effet, elle se rappelait l'histoire d'enfants qui s'étaient brûlés ou s'étaient fait dévorer par des bêtes féroces ou pire encore, simplement parce qu'ils avaient oublié les bons conseils qu'on leur avait donnés : que si l'on tient trop longtemps un tisonnier chauffé à blanc, on se brûle ; ou bien que si l'on se coupe le doigt très profond avec un couteau, on saigne. En tout cas, Alice se souvenait parfaitement que si l'on boit trop de gorgées d'une bouteille marquée « Poison », on finit par s'en repentir tôt ou tard.

Quoi qu'il en soit, le flacon ne portant pas l'inscription « Poison », Alice se risqua à le goûter. Trouvant le contenu fort bon (cela sentait à la fois la tarte aux cerises, la crème renversée, l'ananas, la dinde rôtie, le caramel et le croque-monsieur), elle le but entièrement.

* * * * *

— Quelle sensation bizarre ! songea Alice. On dirait que je me replie comme une longue-vue.

Effectivement, sa taille s'était réduite à vingt-cinq centimètres. Son visage s'illumina à la pensée qu'elle était désormais en mesure de franchir la petite porte qui menait à cet adorable jardin. Néanmoins, elle attendit quelques minutes pour voir si elle allait rétrécir davantage, perspective qui l'inquiétait quelque peu.

— Je risque de disparaître complètement, comme une bougie, pensa-t-elle. De quoi est-ce que j'aurais l'air ?

Alice essaya d'imaginer ce qu'il advenait de la flamme d'une bougie, une fois la bougie consumée, mais ce n'était pas évident.

Au bout d'un moment, comme il ne se passait rien, elle se décida à courir vers le jardin. Mais en atteignant la porte, la malheureuse enfant s'aperçut qu'elle avait laissé la clé sur le guéridon, lequel était à présent trop haut pour elle. Pourtant la clé était visible par transparence. Alice tenta d'escalader l'un des pieds du guéridon, mais c'était trop glissant et la fillette épuisée finit par retomber sur le sol en sanglots.

— Allons, ça ne sert à rien de pleurer comme ça, s'admonesta-t-elle. Je te conseille d'arrêter tout de suite !

Alice se donnait généralement de bons conseils (même si elle les suivait rarement). Il lui arrivait aussi de se rabrouer si rudement qu'elle en avait les larmes aux yeux. Une fois même, elle s'était giflée pour avoir triché lors d'une partie de croquet qu'elle disputait contre elle-même. Il faut préciser qu'elle avait la curieuse manie de jouer à être deux personnes.

— À quoi bon faire semblant être deux ? gémit-elle. C'est à peine s'il reste encore assez d'Alice pour en faire une.

C'est alors que son regard rencontra un coffret de cristal déposé au pied du guéridon. À l'intérieur se trouvait un tout petit biscuit, portant les mots « MANGEZ-MOI », écrits en raisins de Corinthe.

— Je n'ai qu'à le manger, décréta Alice. Si ça me fait grandir, je pourrai attraper la clé, et si ça me fait raccourcir, je pourrai me glisser sous la porte. De toute façon, je pourrai aller dans le jardin.

Elle croqua donc un morceau de biscuit en se demandant dans quel sens il allait agir. Se mettant la main sur la tête pour vérifier, elle constata avec stupéfaction que sa taille n'avait pas varié d'un pouce. Il est vrai que c'est généralement le cas quand on mange un biscuit, mais Alice venait de vivre tant d'événements extraordinaires qu'elle était vraiment déçue de ce retour à la normale.

Aussi se mit-elle en devoir d'avaler le reste du biscuit.

CHAPITRE II

UN OCÉAN DE LARMES

— De plus en plus pire ! s'écria Alice (abasourdie au point d'en oublier sa grammaire). Voilà que je m'allonge comme une longue-vue géante ! Adieu, mes pieds !

(Ses pieds étaient si loin qu'elle ne les voyait pratiquement plus.)

— Oh, mes pauvres pieds, je me demande comment je vais faire maintenant pour vous mettre des chaussettes et des chaussures. Je suis trop loin pour m'occuper de vous : vous allez être obligés de vous débrouiller tout seuls.

« Oui, mais si je ne suis pas gentille avec eux, peut-être qu'ils ne voudront pas m'emmener où je veux aller. Voyons, il faudra que je leur offre une paire de souliers neufs à chaque Noël.

Alice se mit à échafauder des plans à cet effet.

— Il va falloir les envoyer par la poste. Comme c'est drôle d'envoyer des cadeaux à ses pieds ! Et qu'est-ce que je vais mettre comme adresse ?

Monsieur le Pied Droit d'Alice
Paillasson-devant-la-Porte
Amicalement
Alice

Ce que je peux être bête ! À cet instant précis, sa tête heurta le plafond du corridor : Alice mesurait à présent près de trois mètres. Elle se hâta de reprendre la petite clé en or et d'aller à la porte du jardinet.

Pauvre Alice ! Plus question de passer par ce trou de souris. Elle pouvait tout juste y coller son œil ! De nouveau, elle s'assit et fondit en larmes.

— Tu devrais avoir honte, se raisonna-t-elle. Une grande fille comme toi (c'est le cas de le dire), pleurer comme une Madeleine. Ça suffit !

Mais elle sanglota de plus belle, versant des litres de pleurs, si bien qu'une flaque de plus de dix centimètres de profondeur commença à se former autour d'elle, envahissant la moitié du corridor.

Au bout d'un certain temps, Alice entendit des petits pas se rapprocher et elle sécha ses larmes pour voir de qui il s'agissait. C'était le Lapin Blanc qui revenait, tout endimanché, une paire de gants beurre frais dans une main et un grand éventail dans l'autre. Il avançait par petits bonds pressés en marmottant :

— Oh là là ! La Duchesse va me tirer les oreilles si je la fais attendre.

Ne sachant plus à quel saint se vouer, Alice était prête à solliciter l'aide du premier venu. Aussi, lorsque le Lapin passa à proximité, l'aborda-t-elle timidement.

— S'il vous plaît, monsieur...

Le Lapin sursauta et, laissant choir l'éventail et les gants, plongea dans l'obscurité de toute la force de ses muscles. Alice ramassa les gants et l'éventail. Comme il faisait chaud dans le corridor, elle se mit à s'éventer.

— Mon Dieu, comme tout est bizarre aujourd’hui ! Et dire qu’hier tout était normal. Est-ce moi qui ai changé du jour au lendemain ? Voyons, est-ce que j’étais la même ce matin en me levant ? Il me semble que j’étais un peu différente. Mais alors, si je ne suis plus la même, qui suis-je ? Là est la question.

Et elle chercha, parmi les enfants de son âge qu’elle connaissait, lequel d’entre eux elle était devenue.

— En tout cas, je ne suis pas Ada, décida-t-elle. Elle est frisée comme un mouton et moi, j’ai les cheveux raides. Et je ne suis pas non plus Mabel. Moi, je sais un tas de choses, tandis qu’elle, ce qu’elle peut être ignorante ! Et puis, de toute façon, Mabel, c’est Mabel et moi, c’est moi. Ah, comme c’est irritant ! Il faut que je vérifie si je sais toujours autant de choses. Voyons, quatre fois cinq douze, quatre fois six treize, quatre fois sept... zut !

À ce train-là, je n’arriverai jamais à vingt ! N’importe, la table de multiplication, ça ne prouve rien. Essayons plutôt la géographie : Paris est la capitale de Londres, Londres est la capitale de Rome, Rome... non, je suis sûre que j’ai tout faux ! C’est que j’ai été changée en Mabel !... Et si j’essayais une récitation ? « La Cigale et la Fourmi », par exemple.

Alice croisa les bras comme pour réciter ses leçons et entama la fable. Mais elle avait une voix rauque et étrange, et les mots qui sortaient de sa bouche n’étaient pas ceux qu’elle attendait.

La Cigale, sur un arbre perché,
Tenait en son bec une fourmi.
Maître Renard, par l’odeur alléché,
Lui dit : Que vous êtes jolie !

Or la Cigale n’est pas muette
Et pour montrer sa belle voix
Elle ouvre grand son large bec
Qui du coup laisse tomber sa proie...

— Je suis sûre que ce n’est pas ça, geignit-elle, de nouveau au bord des larmes. Finalement, je dois être Mabel. Il va falloir que j’aie habiter dans son affreuse maison, avec pour ainsi dire pas de jouets et toutes ces leçons à apprendre... Eh bien, non ! Si je suis devenue Mabel, alors je reste dans le terrier. Ils auront beau montrer le bout de leur nez et me supplier de remonter, je répondrai : « Dites-moi d’abord qui je suis. Si cette personne me convient, je sortirai. Sinon j’attendrai ici de devenir quelqu’un d’autre »... Mon Dieu, si seulement ils pouvaient montrer le bout de leur nez ! J’en ai assez d’être toute seule dans ce trou.

Au beau milieu de ses sanglots, elle découvrit qu’elle avait machinalement enfilé l’un des gants du Lapin.

— Comment est-ce que j’ai fait ? s’étonna-t-elle. Il faut que je sois redevenue toute petite.

Retournant près du guéridon pour se rendre compte de sa taille, elle constata qu’elle mesurait une soixantaine de centimètres, et continuait à raccourcir à une vitesse inquiétante. La cause de ce rétrécissement rapide n’était autre que l’éventail qu’elle avait à la main. Alice le lâcha prestement, juste à temps pour ne pas disparaître tout à fait.

— Ouf, je l’ai échappé belle ! soupira-t-elle, assez perturbée par cette transformation subite mais ravie d’être encore de ce monde. Et maintenant, au jardin !

Elle se précipita vers la porte mais, une fois de plus, celle-ci était fermée, la clé étant restée sur le guéridon.

— Ça va de mal en pis, se plaignit la fillette. Je n'ai jamais été aussi petite. C'est vraiment trop bête !

Au même instant, elle fit un faux pas et... plouf ! se retrouva plongée jusqu'au cou dans de l'eau salée. Elle crut d'abord être tombée à la mer.

— Dans ce cas, je peux rentrer par le train, se dit-elle.

(Alice n'avait vu la mer qu'une seule fois et en avait déduit que, quelle que soit la plage où l'on aille, il y a toujours des cabines de bain, des enfants occupés à construire des châteaux de sable, des maisons de vacances et, pas très loin, une gare de chemin de fer.) Cependant, elle finit par comprendre qu'elle était tombée dans l'océan de larmes qu'elle avait répandues du temps où elle mesurait trois mètres.

— Si seulement je n'avais pas tant pleuré, regretta-t-elle en tentant de nager vers la terre ferme. Pour ma punition, je vais me noyer dans mes larmes. Voilà qui n'est pas ordinaire ! Bah, de toute façon, rien n'est ordinaire aujourd'hui.

À ce moment-là, elle perçut un plouf non loin de là et se mit à nager dans cette direction pour voir qui était à l'origine de ce bruit. Au premier abord, elle pensa avoir affaire à un éléphant de mer ou à un hippopotame mais, se rappelant combien elle avait rétréci, elle réalisa que ce n'était qu'une souris qui, comme elle, avait glissé dans la mare.

— Est-ce que ça servirait à quelque chose de parler à une souris ? se demanda Alice. Tout est si extraordinaire par ici : je suis prête à parier que cette souris parle. Et puis, ça ne coûte rien d'essayer.

Elle lui adressa donc la parole.

— Tu souris ! Sais-tu comment on sort de cette mare ? J'en ai assez de tourner en rond dedans.

(Alice pensait que c'était la manière de s'adresser à une souris. Elle n'avait jamais eu à le faire auparavant mais se souvenait avoir lu dans le livre de grammaire de son frère : Je souris-Tu souris-Il sourit-Nous sourions-Vous souriez-Ils sourient.)

La souris considéra la fillette avec curiosité, parut même lui faire un clin d'œil, mais garda le silence.

— Peut-être qu'elle ne parle pas français, songea Alice. Ce doit être une souris anglaise, venue pendant la Guerre de Cent Ans. (En dépit de tout son savoir en Histoire de France, Alice ne concevait pas très clairement à quand remontait tout ce qu'elle avait appris.)

Elle formula sa question autrement.

— Where is my cat ? (C'était la première phrase de son manuel d'anglais.)

La Souris fit un bond hors de l'eau et fut parcourue d'un frisson nerveux.

— Oh, je vous demande pardon, s'excusa Alice, craignant d'avoir blessé le malheureux animal. J'avais oublié que vous n'aimez pas les chats.

— Vous en avez de bonnes ! couina la Souris d'une voix outrée. Est-ce que vous aimeriez les chats, vous, à ma place ?

— Euh... sans doute que non, admit Alice d'un ton qui se voulait apaisant. Mais ne vous mettez pas en colère pour si peu. Je voudrais que vous connaissiez ma petite chatte Dina. Je suis sûre que vous changeriez d'avis sur les chats, si vous pouviez voir Dina. Elle est si gentille...

La fillette poursuivait son monologue en nageant nonchalamment.

— Ah, si vous la voyiez quand elle fait sa toilette en ronronnant, assise près du feu. Elle a le poil si doux, et il n'y en a pas deux comme elle pour attraper les souris... oh, pardon !

Cette fois, la Souris tremblait comme une feuille et semblait vraiment froissée.

— Je vous promets que nous ne parlerons plus de ça, la rassura Alice.

— Comment ça, nous ! explosa la Souris qui grelottait de tous ses membres (y compris la queue). Comme si j'aborderais moi-même un tel sujet ! Ma famille a toujours eu les chats en horreur ; ce sont des êtres vils, sournois et cruels. Je vous prierai de ne plus prononcer leur nom en ma présence !

— C'est promis, répéta Alice.

Et s'empressant de détourner la conversation, elle ajouta :

— Et les chiens ? Est-ce que vous aimez les chiens ?

Comme la Souris ne pipait mot, Alice se fit un plaisir de continuer sur sa lancée.

— Il y a un si gentil petit chien près de chez nous. Je voudrais que vous le voyiez ! Un petit terrier brun tout bouclé ! Il va chercher tout ce qu'on lui jette ; il fait le beau pour avoir sa pâtée, et des tas d'autres choses encore... Il appartient à un fermier, voyez-vous, et le fermier dit qu'il vaut très cher parce qu'il chasse les rats et que... oh, mon Dieu ! J'ai encore gaffé.

En effet, la Souris s'enfuyait à toute allure, provoquant une mini-tempête dans la mare. Alice la rappela doucement.

— Souris, chère Souris ! Reviens ! Je te promets que nous ne parlerons plus de chats ni de chiens, si ça te dérange.

À ces mots, la Souris fit demi-tour et revint lentement vers Alice. Toute pâle (c'est l'émotion, pensa la fillette), elle dit d'une voix mal assurée :

— Regagnons la rive et je te raconterai mon histoire, que tu comprennes pourquoi je déteste chiens et chats.

Il était temps de sortir de la mare, car celle-ci commençait à être encombrée de toutes sortes d'animaux, parmi lesquels une Cane, un Dodo, un Lori et un Aiglon. Toute cette petite troupe, Alice en tête, nagea jusqu'à la rive.

CHAPITRE III

UNE COURSE AUX VOIX QUI FINIT EN QUEUE DE SOURIS

Étrange compagnie que celle qui se trouva rassemblée au bord de la mare, composée de volatiles tout dégoulinants et d'animaux à poils plutôt de mauvais poil.

La première question à l'ordre du jour était celle du séchage. L'assemblée tint conseil à ce propos et, tout naturellement, Alice se mit à converser avec les animaux comme avec de vieux amis. Elle eut même une longue discussion avec le Lori, qui finit par se renfrogner, répétant invariablement :

— De toute façon, je suis plus âgé que toi, donc j'ai raison.

Alice n'était pas d'accord, puisqu'elle ignorait l'âge du Lori. Et comme celui-ci refusait catégoriquement de le lui indiquer, la discussion tourna court. Finalement la Souris, qui paraissait avoir quelque autorité sur l'assemblée, s'écria :

— Veuillez tous vous asseoir et m'écouter ! Je me charge de vous faire sécher rapidement. Toutes les créatures s'assirent illico en cercle autour de la Souris. Alice ne quittait pas cette dernière des yeux, car elle redoutait d'attraper une angine si elle restait mouillée encore longtemps.

— Hem ! se rengorgea la Souris. Tout le monde est prêt ? Eh bien, je vais vous réciter le texte le plus aride que je connaisse. Un peu de silence, je vous prie !

« Guillaume le Conquérant, avec la bénédiction du Pape, assujettit bientôt les Anglais, privés de chefs et accoutumés depuis quelque temps aux usurpations et aux invasions. Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de...

— Y a pas de quoi, fit le Lori.

— Pardon ? dit la Souris, fronçant les sourcils mais s'efforçant de garder son calme. Vous disiez ?

— Rien du tout ! répliqua le Lori.

— Ah ? Je croyais... Bon, reprenons.

« Edwin et Morcar, comtes de Mercie et de Northumbrie, lui firent serment d'allégeance. Et Stigand lui-même, le patriote archevêque de Canterbury, estima qu'il serait bon...

— Qu'est-ce qui serait bon ? s'enquit la Cane.

— Il ! répondit la Souris avec irritation. Vous savez parfaitement ce qu'il veut dire.

— Je sais parfaitement ce qui est bon, rétorqua la Cane. En général, c'est un crapaud ou un vermisseau. Ce que je voudrais savoir, c'est ce que l'archevêque, lui, a bien pu trouver bon.

Ignorant la question, la Souris reprit résolument :

— ...qu'il serait bon qu'Edgar Atheling aille à la rencontre de Guillaume et lui offre la couronne. Au début, Guillaume fit preuve de modération. Mais la conduite insolente de ses Normands... Comment te sens-tu à présent, mon enfant ? demanda-t-elle en se tournant vers Alice.

— Toujours aussi trempée, soupira la fillette. Votre discours ne fait guère d'effet.

— Dans la conjoncture actuelle, déclara sentencieusement le Dodo en se levant, je préconise un ajournement de la session en vue de l'examen de contre-mesures plus drastiques...

— Veuillez parler français ! intima l'Aiglon. Je n'ai pas compris la moitié de ces mots à rallonge et le pire, c'est que vous n'en avez pas compris davantage.

Ce disant, il dissimula un sourire narquois, tandis que les autres volatiles gloussaient ostensiblement.

— Tout ce que je voulais dire, poursuivit le Dodo vexé, c'est que le meilleur moyen de nous sécher serait d'organiser une course aux voix...

— C'est quoi, une course aux voix ? questionna Alice.

Non pas que la réponse l'intéressât outre mesure, mais le Dodo avait marqué un temps d'arrêt comme s'il s'attendait à ce que quelqu'un prenne la parole, et personne d'autre ne semblait en avoir envie.

— Eh bien, vous allez voir par vous-même, répondit l'oiseau, en traçant par terre une piste vaguement circulaire.

— Peu importe la forme exacte, précisa-t-il.

Puis il répartit les concurrents le long du parcours. Personne ne cria « Un, deux, trois, partez ! » mais chacun se mit à courir comme bon lui semblait, s'arrêtant à sa guise, si bien que rien n'indiquait la fin de la course. Toutefois, au bout d'une demi-heure, lorsque tout le monde fut sec, le Dodo annonça soudain :

— Fin de la course !

Et tous les participants l'entourèrent haletants.

— Qui a gagné ? voulaient-ils savoir.

La question demandait mûre réflexion. Aussi le Dodo demeura-t-il un long moment la main posée sur le front (posture dans laquelle sont représentés tous les grands penseurs), pendant que les autres retenaient leur souffle. En fin de compte, le juge proclama :

— Tout le monde a gagné ! Qu'on décerne les prix !

— Qui ça, « on » ? l'interrogèrent-ils en chœur.

— Eh bien... elle, naturellement, décréta le Dodo en désignant Alice.

Aussitôt tous les animaux se pressèrent autour de la fillette en scandant, sur l'air des champions :

— Les prix ! Les prix !

Prise au dépourvu, Alice mit à tout hasard la main dans sa poche et en retira une boîte de bonbons (par chance, la boîte était étanche et n'avait pas pris l'eau). Elle distribua un bonbon à chacun, car il y avait exactement autant de bonbons que de concurrents.

— Elle aussi mérite un prix, fit remarquer la Souris.

— Il va de soi, approuva le Dodo avec gravité. Est-ce que tu as autre chose dans les poches, fillette ?

— Juste un dé à coudre.

— Eh bien, donne-le-moi.

De nouveau, toute l'assistance fit cercle autour d'Alice et le Dodo lui remit solennellement sa récompense en déclarant :

— Veuillez accepter ce magnifique dé à coudre.

La fin de sa brève allocution fut saluée d'une ovation générale. Alice trouvait tout cela absolument ridicule, mais ils avaient tous l'air si sérieux qu'elle se retint pour ne pas éclater de rire. Ne sachant que répondre, elle se contenta de prendre le dé en exécutant une révérence aussi gracieuse que possible.

Puis les concurrents entreprirent de manger les bonbons et ceci dans la confusion la plus totale, les plus grands se plaignant de ne pouvoir déguster le leur, tandis que les petits s'étranglaient et devaient être soulagés par des tapes dans le dos. Enfin, lorsque le calme fut revenu, ils se remirent assis en cercle et prièrent la Souris de leur raconter encore une histoire.

— Tu m’aurais promis de m’expliquer pourquoi tu détestes les ch... et les ch..., lui rappela Alice en avalant les deux noms de peur de l’offusquer une fois de plus.

— Ah oui, mon histoire, gémit la Souris. J’en ai une si triste et une si longue que...

— Tu as une longue queue, ça oui, remarqua Alice en contemplant l’appendice caudal du rongeur, mais je ne vois pas pourquoi tu la trouves triste...

Intriguée par ce mystère, la fillette n’accorda qu’une attention distraite au récit de la Souris, lequel lui apparut vaguement sous cette forme :

Le chat dit à la
 souris : je vais te
 faire un procès. Si
 la chance me sourit,
 ce sera un franc
 succès. Voilà qui
 n'est pas banal,
 lui rétorqua la
 souris. Me voici
 au tribunal et
 je n'ai pas de
 jury. Bah ! rép-
 liqua le félin
 qui était bien
 plus malin.
 Point n'est
 besoin de
 jury : je
 serai ju-
 ge et par-
 tie. Ma
 senten-
 ce est
 s a n s
 a p p e l
 et je
 n' ai
 p a s
 de re-
 mords.
 T u
 peux
 lire
 ton
 mis-
 sel
 car
 j e
 t e
 con-
 dam-
 n e
 à
 mort

— Tu ne m'écoutes pas ! s'insurgea la Souris. À quoi rêves-tu ?

— Oh, excuse-moi, implora Alice. Je crois que tu en étais au cinquième tournant, c'est ça ?

— Mais non, ce ne peut...

— Un nœud ! s'écria Alice en cherchant autour d'elle, toujours prête à rendre service. Tu veux que je t'aide à le défaire ?

— Certainement pas !

La Souris exaspérée se leva et s'en alla en ajoutant :

— Tes paroles sont insultantes !

— Je ne l'ai pas fait exprès, plaida la malheureuse enfant. Et puis aussi, tu te vexes si facilement...

La Souris, pour toute réponse, émit un grognement.

— Allez, reviens finir ton histoire, la supplia Alice.

— Oh oui, reviens ! fit le chœur des animaux.

Mais la Souris secoua la tête avec obstination et prit la poudre d'escampette.

— Quel dommage qu'elle soit partie ! soupira le Lori une fois qu'elle eut disparu.

Un vieux Crabe en profita pour sermonner son fils.

— Que ça te serve de leçon, fiston ! La colère est mauvaise conseillère.

— La ferme ! rétorqua le garnement. Tu ferais sortir une huître de sa coquille.

— Ah, si Dina était là, elle ne mettrait pas longtemps à la rattraper, lança Alice à la cantonade.

— Qui est cette Dina, si je puis me permettre ? demanda le Lori.

— C'est ma chatte, répondit la fillette sans la moindre hésitation, car elle adorait parler de sa petite compagne. Vous verriez comme elle est adroite pour attraper les souris ! Et les petits oiseaux ! Elle n'en fait qu'une bouchée...

Ces propos jetèrent un froid ; plusieurs volatiles s'éclipsèrent à tire d'aile.

— Il faut que je rentre ; la fraîcheur de la nuit ne me vaut rien, alléqua une vieille Pie en se pelotonnant.

Une maman Canari appela ses enfants.

— Venez, mes petits, il est l'heure d'aller au dodo.

Bientôt, tous eurent pris congé sous différents prétextes et Alice se retrouva toute seule.

— Pourquoi a-t-il fallu que je parle de Dina ? se reprocha-t-elle amèrement. On dirait que personne ne l'aime par ici. Et pourtant c'est le chat le plus gentil que je connaisse. Oh, ma petite Dina, est-ce que je la reverrai un jour ?

Et, pour la énième fois, Alice se remit à pleurer, tant elle se sentait triste et abandonnée. Toutefois, au bout de quelques instants, elle entendit à nouveau un bruit de pas qui venait dans sa direction et elle releva vivement la tête, n'osant espérer que la Souris s'était ravisée et s'en revenait pour terminer son histoire.

CHAPITRE IV

LE LÉZARD FAIT BIEN LES CHOSES

En fait, c'était le Lapin Blanc qui était de retour, furetant à droite et à gauche comme s'il avait perdu quelque chose. On l'entendait toujours marmonner entre ses dents.

— Pauvre de moi ! La Duchesse va m'envoyer à l'échafaud, cela ne fait pas de doute. Mais où ai-je donc bien pu les laisser ?

Alice comprit alors qu'il était à la recherche de son éventail et de ses gants beurre frais. Pleine de bonne volonté, elle se mit à les chercher avec lui, mais ils demeuraient introuvables. D'ailleurs, tout semblait s'être métamorphosé depuis son plongeon dans la mare : le corridor, le guéridon et la petite porte s'étaient volatilisés.

Le Lapin finit par remarquer Alice qui farfouillait à ses côtés et l'interpella d'un ton sec :

— Eh bien, Marinette, ne restez pas plantée là ! Courez à la maison et rapportez-moi une paire de gants et mon éventail. Allez !

La fillette fut si impressionnée qu'elle s'élança dans la direction indiquée par le Lapin, sans même tenter de le détromper.

— Il m'a prise pour sa femme de chambre, pouffa-t-elle. Il va en avoir une surprise quand il va savoir qui je suis ! J'ai intérêt à lui rapporter son éventail et ses gants... enfin, si je les trouve.

Chemin faisant, elle arriva à une jolie maisonnette dont la porte était flanquée d'une plaque de cuivre, gravée au nom de « L. BLANC ». Alice entra sans frapper et monta directement à l'étage, redoutant de tomber sur la vraie Marinette et de se faire éconduire avant d'avoir pu remplir sa mission.

— Comme c'est drôle ! songea-t-elle. Faire des courses pour un lapin ! Je parie que Dina aussi va me donner des ordres. Et quand ma nounou m'appellera, je répondrai : « Une minute, mademoiselle ! Je dois surveiller ce trou de souris en attendant que Dina revienne. » L'ennui, c'est qu'on ne laissera sûrement pas un petit chat régenter toute la maisonnée !

Entre-temps, Alice était parvenue jusqu'à une chambre fort bien rangée. Sur une table devant la fenêtre, elle découvrit avec soulagement un éventail, ainsi que deux ou trois paires de gants. Comme elle s'apprêtait à quitter la pièce, son regard fut accroché par un flacon posé sur la coiffeuse. Cette fois, pas d'étiquette "BUVEZ-MOI ». Néanmoins, Alice retira le bouchon et porta le goulot à ses lèvres.

— Je suis sûre qu'il va se passer des choses intéressantes, se dit-elle. C'est comme ça chaque fois que j'avale quelque chose. Peut-être que si je goûte ce flacon, ça va me faire grandir, parce que je commence à en avoir assez d'être toute rabougrie.

Elle avait deviné juste, mais à peine avait-elle bu la moitié du flacon qu'elle touchait déjà le plafond et dut se pencher pour ne pas se rompre le cou.

— Ça suffit comme ça, décida-t-elle en reposant la fiole. Pourvu que je ne grandisse pas plus ! Je ne peux déjà plus atteindre la porte. Je n'aurais pas dû en boire autant.

Mais l'heure n'était pas aux regrets. Alice continuait à grandir, grandir, au point que bientôt elle ne put même plus se tenir à genoux et dut s'allonger sur le côté, un coude contre la porte et l'autre bras replié sous la tête. Comme elle grandissait toujours, elle passa, en dernier ressort, un bras par la fenêtre et un pied dans la cheminée.

— C'est tout ce que je peux faire, quoi qu'il arrive, constata-t-elle. Qu'est-ce que je vais devenir ?

Heureusement pour elle, le petit flacon magique avait cessé d'avoir de l'effet. Toutefois, elle se trouvait dans une position des plus inconfortables, d'autant qu'elle ne voyait pas comment s'extraire de cette chambre.

— J'étais bien mieux chez nous, pensa-t-elle. Au moins, je ne changeais pas de taille à tout bout de champ et je n'avais pas à faire les quatre volontés d'une souris ou d'un lapin. Je regrette presque d'être entrée dans ce terrier... Et pourtant, comme c'est amusant la vie ici ! Quand je lisais des contes de fées, je ne croyais pas à ce genre de choses, et voilà que je me retrouve en plein conte de fées. Ça mériterait qu'on écrive un livre sur moi, ça oui. Eh bien, j'en écrirai un quand je serai grande... zut ! C'est vrai que je suis grande, maintenant. En tout cas, il n'y a pas assez de place ici pour que je grandisse encore.

« Mais alors... je vais toujours avoir le même âge. C'est bien de ne jamais devenir vieille mais... oh non ! J'aurai toujours des leçons à apprendre... C'est affreux !

— Ne sois pas bête, se raisonna-t-elle. Comment veux-tu apprendre tes leçons ici ? Il n'y a déjà pas de place pour toi, ce n'est pas pour y mettre des livres !

Alice continua à peser le pour et le contre pendant plusieurs minutes, faisant les questions et les réponses. Tout à coup, elle entendit une voix à l'extérieur et se tut pour prêter l'oreille.

— Marinette ! Marinette ! appelait la voix. Apportez-moi mes gants sur l'heure !

Il y eut un petit bruit de pas dans l'escalier. Alice comprit que c'était le Lapin qui la cherchait et se mit à trembler avec la maison, oubliant qu'elle était à présent cent fois plus grosse que lui et n'avait donc plus rien à craindre.

Bientôt le Lapin arriva à la porte de la chambre et essaya de l'ouvrir. En pure perte, car elle était bloquée par le coude d'Alice.

— Qu'à cela ne tienne ; je vais faire le tour et entrer par la fenêtre, l'entendit-elle déclarer.

— C'est ce que nous allons voir, se dit la fillette.

Attendant que le Lapin se présente sous la fenêtre, elle tendit soudain la main et la referma sur lui. Elle ne réussit pas à l'attraper mais, distinguant un petit cri perçant suivi d'une chute et d'un bris de verre, elle en conclut qu'il avait dû tomber sur une cloche du jardin. Puis s'éleva la voix courroucée du Lapin.

— Gustave ! Où diable es-tu passé ?

— J'suis là, not'Maître, répondit une voix inconnue. J'déterre des pommes.

— Il déterre des pommes ! grommela le Lapin. Viens plutôt m'aider à me relever ! (Autres bruits de verre brisé.) Maintenant, peux-tu me dire, Gustave, ce qu'il y a à cette fenêtre ?

— Pardi, c't un bras, not'Maître ! dit l'autre en roulant fortement les « r ».

— Un bras, gros malin ! Tu as déjà vu un bras de cette taille ? Il occupe toute la fenêtre !

— Pour sûr, not'Maître, mais c't un bras quand même.

— Bon, quoi qu'il en soit, il n'a rien à faire là. Va l'enlever.

Là il y eut un long silence, entrecoupé de quelques murmures.

— Pour sûr, j'aime pas ça du tout, not'Maître...

— Vas-tu faire ce que je te dis, froussard !

Alice referma à nouveau la main dans le vide. Cette fois, il y eut deux cris et un peu plus de verre brisé.

— Qu'est-ce qu'il doit y avoir comme cloches dans ce jardin ! songea-t-elle. Je me demande ce qu'ils vont faire maintenant. Si seulement ils pouvaient me sortir par la fenêtre ! Je n'ai pas envie de moisir ici.

Le silence se prolongea quelque temps. Puis Alice entendit approcher une charrette, accompagnée d'un brouhaha d'où émergeaient quelques bribes intelligibles :

— Où est l'autre échelle ? — Ben, j'en ai apporté qu'une. C'est l'Émile qu'a l'autre. — Émile, amène-la par ici, mon gars ! — Posez-les contre l'mur ! — Non, faut d'abord les attacher bout à bout. Elles vont pas assez haut. — Mais si qu'elles y vont ! On va pas chipoter. — Tiens, Émile ! Attrape la corde ! Tu crois qu'le toit est assez solide ? — Fais attention à cette tuile qui bouge !— Elle va tomber ! Gare à vos têtes !

Patacrac !

— Qui a fait ça ? — J'crois qu'c'est l'Émile. — Qui est-ce qui descend dans la cheminée ? — Pas moi. Vas-y, toi ! — Non, j'irai pas ! — Émile n'a qu'à y aller.— Allez, Émile ! C'est toi qui descends dans la cheminée ; c'est not'Maître qui l'a dit.

— Alors comme ça, c'est Émile qui descend dans la cheminée, répéta Alice. Il a bon dos, Émile ! Je ne voudrais pas être à sa place. La cheminée n'est pas large, mais je crois que je peux bouger le pied.

Elle retira son pied autant que possible et entendit finalement un petit animal (elle ne savait pas de quelle espèce) se démener dans le conduit au-dessus d'elle.

— Ce doit être Émile, se dit-elle.

Elle donna un brusque coup de pied dans la cheminée et attendit les réactions. La première réaction fut une exclamation de stupeur générale :

— Vlà Émile qui ressort !

Puis on entendit la voix du Lapin :

— Allez le ramasser, près de la haie !

Suivirent un silence et un nouveau brouhaha.

— Tenez-lui la tête ! — Donnez-lui du cognac ! — Ne l'étouffez pas ! — Alors, mon vieux, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ? Eh bien, raconte ! Enfin Alice perçut une petite voix fluette et tremblotante (Émile, supposa-t-elle).

— Ben, j'sais pas trop — non merci, j'ai assez bu, ça va mieux maintenant — j'suis trop secoué pour vous raconter. Tout ce que j'sais, c'est que quelque chose est sorti comme un diable de sa boîte et m'a envoyé en l'air comme une fusée.

— Comme une fusée ! confirmèrent les autres.

— Il faut brûler la maison, décréta le Lapin.

À ces mots, Alice s'écria à gorge déployée :

— Si vous faites ça, je lâche Dina !

Cette menace provoqua un silence de mort.

— Qu'est-ce qu'ils font ? se demanda la fillette. S'ils avaient une once de bon sens, ils enlèveraient le toit. Au bout d'une minute ou deux, le remue-ménage reprit de plus belle.

— Une brouettée suffira pour commencer, déclara le Lapin.

— Une brouettée de quoi ? s'interrogea Alice.

Elle n'eut pas longtemps à s'interroger car aussitôt une grêle de cailloux s'abattit sur la fenêtre, certains des projectiles atteignant même la fillette au visage.

— Ne refaites jamais ça ! vociféra-t-elle, ramenant instantanément le silence.

Cependant Alice remarqua étonnée qu'en touchant le sol, les cailloux se transformaient en petits gâteaux, ce qui lui donna une idée lumineuse.

— Si j'en mange un, réfléchit-elle, je suis sûre que je vais changer de taille. Comme je ne peux plus grandir, je vais certainement raccourcir.

Elle avala donc l'un des gâteaux et constata avec satisfaction un rétrécissement immédiat. Dès qu'elle fut à même de franchir le seuil, elle s'élança hors de la maison et tomba sur un attroupement de petits animaux aux aguets. Au milieu se trouvait Émile, l'infortuné Léopard, bichonné par deux cochons-dindes qui lui donnaient à boire. En voyant Alice, les créatures voulurent se jeter sur elle, mais elle prit ses jambes à son cou et trouva refuge dans un épais fourré.

— La première chose à faire, décida-t-elle, c'est de reprendre ma vraie taille ; et la seconde, de retrouver ce joli jardin. Je crois que c'est un très bon plan.

C'était sans nul doute un très bon plan, une merveille d'ingéniosité et de simplicité, à ceci près qu'Alice ne savait pas du tout comment le mettre à exécution. Et tandis qu'elle promenait un regard inquiet parmi les arbres, un jappement au-dessus d'elle lui fit soudain lever la tête.

Un énorme chiot la considérait de ses grands yeux ronds et tendait craintivement une patte vers elle.

— Pauvre petit ! murmura tendrement Alice.

Elle essaya de le siffler, mais elle avait bien trop peur qu'affamé, il ne la dévore nonobstant sa tendresse.

Sans bien savoir ce qu'elle faisait, elle ramassa une brindille et la brandit devant l'animal. Aussitôt ce dernier bondit en l'air avec un cri de joie et, se ruant sur la brindille, fit semblant de la mordre. Alice dut se réfugier derrière un chardon pour ne pas se faire écraser. Lorsqu'elle réapparut de l'autre côté, le chiot attaqua à nouveau et roula à la renverse dans sa précipitation. La fillette, qui avait l'impression de jouer avec un percheron et s'attendait à être piétinée à tout moment, dut refaire le tour du chardon. Le chiot revint plusieurs fois à la charge, faisant de petits bonds en avant et de grands bonds en arrière, s'égosillant tout le long, pour finalement se coucher à bonne distance, haletant, la langue pendante et les yeux mi-clos.

Alice jugea que c'était là l'occasion de s'esquiver et elle se mit à courir, courir à en perdre haleine, jusqu'à ce que les aboiements du chiot s'évanouissent dans le lointain.

— Quel dommage ! Un si mignon petit chien, soupira-t-elle, adossée à un bouton d'or dont elle cueillit une feuille pour s'éventer. J'aurais bien aimé lui apprendre des tours, si j'avais été assez grande... Mince ! J'avais oublié qu'il faut encore que je grandisse ! Voyons, comment faire ? Je suppose qu'il faut manger ou boire quelque chose, mais quoi ?

Eh oui, quoi ? Alice examina fleurs et brins d'herbe autour d'elle mais ne vit rien de comestible en la circonstance. Il y avait bien, non loin de là, un champignon un peu plus grand qu'elle. Après avoir regardé en dessous, derrière et de chaque côté, elle eut l'idée de jeter un coup d'œil au-dessus.

Elle se dressa donc sur la pointe des pieds et son regard croisa immédiatement celui d'un ver à soie, assis les bras croisés, en train de fumer un narguilé sans prêter la moindre attention à la fillette ou à quoi que ce soit d'autre.

CHAPITRE V

ON A TOUJOURS BESOIN D'UN PETIT VER À SOIE

Alice et le Ver à soie se toisèrent en silence pendant quelques instants. À la fin, le Ver à soie retira de sa bouche le bec du narguilé et demanda d'une voix languissante, voire endormie :

— Qui êtes-vous ?

Ce n'était pas un début très engageant.

— Je... je ne sais pas trop, monsieur, bégaya Alice. Enfin, je veux dire, je sais qui j'étais en me levant ce matin, mais je crois que j'ai changé plusieurs fois depuis.

— Qu'entendez-vous par là ? répliqua l'autre, impassible. Expliquez-vous !

— Hélas, je ne peux pas m'expliquer, monsieur, puisque je ne suis plus moi-même. Vous comprenez ?

— Pas le moins du monde.

— Pourtant je ne peux pas l'exprimer plus clairement, dit Alice en s'efforçant de rester très polie. D'abord, je n'y comprends rien moi-même : c'est très gênant de changer de taille pour un oui ou pour un non !

— Mais non !

— Peut-être que vous n'avez pas encore connu ça, concéda Alice, mais quand vous deviendrez une chrysalide – c'est ce qui vous pend au nez, vous savez – et ensuite un papillon, je pense que vous trouverez ça bizarre, non ?

— Pas du tout !

— Bah, peut-être que vous n'êtes pas de mon avis mais, ce que je sais, c'est que ça me semblerait bizarre à moi...

— Vous ! fit le Ver à soie avec dédain. Qui êtes-vous ?

Ce qui les ramenait à la case départ. Alice commençait à être agacée des remarques plutôt sèches du Ver à soie. Elle se hissa un peu plus à sa hauteur et lui rétorqua, la mine très grave :

— Vous feriez mieux de me dire d'abord qui vous êtes.

— Pourquoi ?

Cette nouvelle question laissa la fillette perplexe. Comme son interlocuteur ne paraissait pas de très bonne humeur, elle décida de le planter là.

— Reviens ! la rappela le Ver à soie. J'ai quelque chose d'important à te dire.

Cela pouvait être intéressant : Alice rebroussa chemin.

— Garde ton sang-froid, conseilla le Ver à soie.

— C'est tout ? s'écria-t-elle, réprimant difficilement sa colère.

— Non.

— Bah, attendons, se résigna-t-elle. Je n'ai rien d'autre à faire et puis, on ne sait jamais...

Pendant de longues minutes, le Ver à soie tira sans mot dire des bouffées de son narguilé. Puis, décroisant les bras, il finit par déclarer !

— Alors comme ça, tu crois avoir changé ?

— En effet, monsieur. Je ne me rappelle plus certaines choses que je savais... et je ne garde pas la même taille dix minutes d'affilée !

— Quel genre de choses ?

— Ben, j'ai essayé de réciter « La Cigale et la Fourmi », mais c'était tout faux, gémit Alice.

- Très bien, récite « Le rat de ville et le rat des champs », pour voir.
Alice joignit les mains et déclama :

Une fois le rat débile
Excita le rat méchant
Qui se faisait de la bile
Au sujet de son argent.

Sous un tapis de Turquie
Dormaient ses économies.
Imaginez son souci :
Lui n'en dormait pas la nuit.

Le rat débile est chargé
De venir tous les matins
Chercher le linge à laver
De son coléreux voisin.

Emportant le linge sale,
Tapis de Turquie compris,
Le rat débile déballe
Ce qu'à son insu il prit.

Découvrant la tirelire
Et le précieux magot,
Le rat débile en délire
Fait le compte tout de go.

« C'est assez, dit le loustic,
Pour boucler mes fins de mois.
Je pourrai, c'est magnifique,
M'offrir des festins de roi. »

Mais alors surgit une ombre
Qui en pièces le déchire :
C'est le rat méchant qui sombre
Dans la folie et dans l'ire.

- Ce n'est pas bon, constata le Ver à soie.
— Pas tout à fait, reconnut Alice. Il y a des mots qui ne sont pas justes.
— Tout est faux, du début à la fin ! gronda le Ver à soie.

Un ange passa. Le Ver à soie fut le premier à reprendre la parole.

- Quelle taille voudrais-tu ? demanda-t-il.

— Oh, je ne suis pas difficile, s'empressa de répondre Alice. Ce qui me gêne, c'est de changer tout le temps, vous savez.

- Non, je ne sais pas.

Alice n'ajouta rien. Jamais on ne l'avait autant contredite et elle commençait à perdre son calme.

— Es-tu satisfaite de ta taille actuelle ? reprit le Ver à soie.

— À vrai dire, j'aimerais être un tout petit peu plus grande, si vous n'y voyez pas d'inconvénient... Huit centimètres, c'est tellement ridicule comme taille !

— Comment ça, ridicule ? éructa le Ver à soie en se redressant brusquement (il mesurait exactement huit centimètres).

— Ben oui, je n'arrive pas à m'y faire ! plaida Alice en déplorant que les animaux prennent la mouche si facilement.

— Tu finiras par t'y habituer, déclara le Ver à soie avant de se remettre à fumer son narguilé.

Cette fois, Alice attendit patiemment qu'il daigne poursuivre la conversation. Au bout d'une minute ou deux, il bailla, s'ébroua, descendit du champignon et s'éloigna dans l'herbe, indiquant simplement au passage :

— Il te fera grandir d'un côté et raccourcir de l'autre.

— Qui ça, il ? s'interrogea Alice.

— Le champignon ! cria le Ver à soie comme s'il avait lu sa pensée. Et l'instant d'après, il avait disparu.

La fillette contempla le champignon avec perplexité pendant un moment, s'efforçant d'en distinguer les deux côtés. Comme il était on ne peut plus rond, le problème paraissait insoluble. En désespoir de cause, Alice passa ses bras autour du chapeau et en préleva un morceau dans chaque main.

— Et maintenant, lequel est le bon ? se dit-elle.

Elle goûta le morceau de droite au hasard. Immédiatement elle reçut un violent coup au menton, lequel venait de percuter son pied !

Horriifiée par ce rétrécissement ultrarapide, elle comprit qu'il n'y avait pas une minute à perdre et mordit dare-dare dans l'autre échantillon. Le menton coincé contre les pieds, elle pouvait à peine ouvrir la bouche mais parvint tout de même à avaler quelques miettes.

* * * * *

— Ouf ! J'ai l'esprit plus libre, soupira Alice.

Mais elle déchantait bien vite en s'apercevant qu'elle n'avait plus d'épaules. Tout ce qu'elle vit au-dessous d'elle fut un cou immensément long, émergeant de la verdure tel celui d'une girafe dans la brousse.

— C'est quoi, toute cette verdure ? Et où sont passées mes épaules ? Et mes mains ? Je ne les vois pas non plus ! Ce disant, elle remua les doigts, mais il n'en résulta qu'un léger bruissement dans l'herbe tout en bas.

Comme les mains refusaient de venir à la tête, Alice entreprit d'amener la tête aux mains et elle constata avec satisfaction que son cou avait la souplesse d'un serpent. Comme elle s'appêtait à plonger dans un ondolement gracile au milieu des touffes d'herbe, qui n'étaient rien d'autre que la cime des arbres sous lesquels elle déambulait l'instant d'avant, un cri aigu la fit se redresser promptement et une grosse tourterelle vint la gifler à grands coups d'ailes.

— Serpent ! hurla le volatile.

— Je ne suis pas un serpent ! s'indigna Alice. Fichez-moi la paix !

— Serpent ! répéta la Tourterelle, l'air plus résigné.

Puis elle ajouta en hoquetant :

— J'ai tout essayé, mais rien n'y fait !

— Je ne vois pas du tout de quoi vous parlez, répliqua la fillette.

— J'ai essayé au pied des arbres, au bord de l'eau, au creux des haies, poursuivit la Tourterelle sans sourciller. Mais ces maudits serpents, rien ne les arrête !

Alice était de plus en plus intriguée mais estima qu'il valait mieux la laisser terminer.

— Comme si ce n'était pas suffisant d'avoir à couvrir les œufs ! se lamentait la Tourterelle. Il faut en plus faire attention aux serpents jour et nuit. Ça fait trois semaines que je n'ai pas fermé l'œil !

— J'en suis navrée, dit Alice qui commençait à saisir.

— Et juste comme je venais de choisir l'arbre le plus haut de la forêt, s'emballa l'oiseau avec sa voix haut perchée, et que je pensais m'en être enfin débarrassée, voilà qu'ils rappliquent en tombant du ciel ! Arrière, Serpent !

— Mais puisque je vous dis que je ne suis pas un serpent, insista Alice. Je suis... euh...

— Oui, vas-y ! Tu es quoi ? ironisa la Tourterelle. Qu'est-ce que tu vas encore inventer ?

— Je suis... une petite fille, affirma Alice sans grande conviction, car ébranlée par le nombre de métamorphoses qu'elle avait subies dans la journée.

— À d'autres ! fit la Tourterelle avec le plus profond mépris. Dieu sait si j'en ai vu des petites filles dans mon existence, mais jamais emmanchées d'un cou aussi long. Non, non ! Inutile de nier que tu es un serpent. Je parie que tu vas prétendre n'avoir jamais mangé d'œufs ?

— Bien sûr que j'ai déjà mangé des œufs ! rétorqua Alice, qui disait toujours la vérité. Mais les petites filles mangent les œufs autant que les serpents, vous savez.

— Je n'en crois rien ! Et même si c'est vrai, alors c'est que les petites filles sont des serpents. Voilà !

Alice en eut le souffle coupé. La Tourterelle profita de son silence pour préciser :

— D'ailleurs, tu cherches des œufs, c'est ce qui importe, et ça m'est égal que tu sois une petite fille ou un serpent !

— Eh bien, moi, ça ne m'est pas égal ! Mais, de toute façon, ce n'est pas des œufs que je cherche. Et même si j'en voulais, ce ne serait pas les vôtres, je n'aime pas les œufs crus.

— Dans ce cas, va-t'en, conclut sèchement la Tourterelle en se rasseyant sur son nid.

Alice rampa tant bien que mal entre les arbres. Son cou se prenait dans les branches et elle devait s'arrêter à tout bout de champ pour se dépêtrer. À la longue, elle se souvint qu'elle avait toujours ses morceaux de champignon à la main. Elle s'employa donc à mordiller prudemment tantôt l'un, tantôt l'autre, grandissant et rapetissant alternativement, jusqu'à ce que finalement elle reprenne sa taille normale.

Il y avait si longtemps que cela ne lui était pas arrivé qu'elle se sentit tout d'abord mal à l'aise. Mais bientôt l'habitude reprit le dessus et elle se remit à soliloquer comme de coutume.

— Bon, ça y est, j'ai réalisé la première partie de mon plan. Comme c'est drôle ! Avec tous ces changements, je ne sais jamais ce qui va se passer. Enfin, je suis revenue à ma vraie taille, c'est le principal. Je n'ai plus qu'à retrouver ce superbe jardin. Mais comment faire ?

À ce moment-là, Alice déboucha dans une clairière, au centre de laquelle se trouvait une maisonnette haute d'un peu plus d'un mètre.

— Je ne sais pas qui habite là, songea-t-elle, mais si je garde cette taille, je vais leur flanquer une sacrée frousse !

Elle se remit donc à grignoter l'échantillon de droite et ne porta ses pas vers la petite maison que lorsqu'elle eut atteint une vingtaine de centimètres.

CHAPITRE VI

LA DUCHESSÉ

Alice observa la maison pendant quelques minutes, sans parvenir à se décider. Soudain un laquais sortit du bois en courant – elle pensa qu’il s’agissait d’un laquais en raison de la livrée qu’il portait ; si elle s’était fiée uniquement à sa tête, elle aurait dit que c’était un canard – et alla frapper bruyamment à la porte. Un autre laquais, avec le visage rond et les grands yeux d’un crapaud, vint lui ouvrir. Alice nota que tous deux arboraient une perruque bouclée et poudrée. Voulant absolument savoir ce qui se tramait, elle s’approcha à pas de loup hors des fourrés.

Le Canard-Laquais exhiba une énorme missive, presque aussi grande que lui, et la tendit à son collègue en annonçant pompeusement :

— Pour la Duchesse. Une invitation de la part de la Reine à jouer au croquet.

Ce à quoi l’autre répondit, sur le même ton :

— De la part de la Reine. Une invitation pour la Duchesse à jouer au croquet.

Puis ils firent force courbettes et finirent par enchevêtrer leurs perruques.

Alice fut prise d’une telle envie de rire qu’elle courut se cacher dans les fourrés de peur que les deux domestiques ne remarquent sa présence. Lorsqu’elle aventura à nouveau un œil au dehors, le messenger était reparti et son compère bayait aux corneilles, assis sur le pas de la porte.

La fillette s’avança discrètement jusqu’au seuil et frappa.

— Rien ne sert de frapper, dit le Laquais, et ceci pour deux raisons : *primo*, je suis du même côté de la porte que vous ; *secundo*, ils font un tel vacarme céans qu’ils ne peuvent décentement vous entendre.

Effectivement, un tintamarre impossible émanait de l’intérieur, un mélange de hurlements et d’éternuements, entrecoupé de temps à autre d’un grand fracas, comme si l’on cassait de la vaisselle.

— Alors dites-moi, s’il vous plaît, comment est-ce que je vais entrer ? implora Alice.

— Il eût été logique que vous frappassiez, poursuivit le Laquais imperturbable, si la porte s’était trouvée entre nous. Si vous aviez été dedans, par exemple, vous auriez pu frapper et je vous aurais fait sortir.

Tout en parlant, il conservait les yeux dans les nuages, ce que la fillette jugea fort inconvenant.

— Peut-être qu’après tout il ne peut pas faire autrement, réfléchit-elle. Il a les yeux placés si haut ! Mais il pourrait au moins me renseigner.

Et elle répéta à haute voix :

— Comment est-ce que je fais pour entrer ?

— Je reste assis, déclara-t-il. Jusqu’à demain peut-être...

La porte s’entrouvrit alors, livrant passage à une soucoupe lancée en direction du Laquais. Le projectile lui érafla le bout du nez et alla se fracasser contre le tronc d’un arbre derrière lui.

— ...ou bien après-demain, enchaîna le Crapaud sans broncher.

— Comment est-ce que je vais entrer ? insista Alice en élevant la voix.

— Demandez-vous plutôt si vous allez entrer ; c’est la première question à se poser.

Cette repartie était dictée par le bon sens mais elle avait le don d’irriter Alice.

— Pourquoi faut-il toujours que ces animaux cherchent la petite bête ? maugréa-t-elle. C’est à devenir folle !

Le Laquais crut bon de réitérer sa déclaration, en la modulant quelque peu :

— Je reste assis, bon an, mal an, pendant des jours et des jours...

— Et moi alors, qu'est-ce que je fais ? s'emporta Alice.

— Ce qu'il vous plaira.

Sur ce, il se mit à siffloter.

— À quoi bon continuer ? soupira Alice. Il est complètement idiot.

Et, passant outre, elle pénétra dans la maison.

La porte d'entrée donnait directement sur une cuisine tout enfumée. Au milieu de la pièce, la Duchesse trônait sur un tabouret, berçant un nourrisson. Devant le fourneau, une cuisinière était occupée à remuer un gros chaudron plein de soupe.

— Mais cette soupe est trop poivrée ! remarqua Alice en éternuant.

En fait, c'était toute la cuisine qui était trop poivrée. La Duchesse elle-même éternuait par intermittence. Quant au nourrisson, ce n'était qu'éternuements et hurlements incessants. Seuls deux êtres semblaient épargnés dans la pièce : la cuisinière, et un gros chat assis devant le poêle, qui souriait de toutes ses dents.

— Excusez-moi, chuchota Alice, ne sachant pas s'il était de bon ton qu'elle parle la première. Voudriez-vous me dire pourquoi votre chat sourit comme ça ?

— Parce que c'est notre chat-pitre, dit la Duchesse. Voilà pourquoi. Cochon !

Elle avait proféré le dernier mot avec une violence telle qu'Alice en avait sursauté. Mais la fillette réalisa bientôt qu'il s'adressait au nourrisson et non à elle. Prenant son courage à deux mains, elle reprit :

— J'ignorais que les chats-pitres souriaient. À vrai dire, je ne savais même pas qu'il y avait des chats qui souriaient.

— Tous les chats sourient.

— Je n'en connais pas qui le fassent, affirma Alice avec la plus grande courtoisie, ravie qu'elle était d'avoir pu engager la conversation.

— Le fait est que tu ne connais pas grand-chose.

Alice n'apprécia pas du tout cette dernière réplique et préféra aiguiller l'entretien sur un autre sujet. Tandis qu'elle cherchait de quoi elle pourrait bien parler, la cuisinière retira le chaudron du feu et se mit à bombarder la Duchesse et l'enfant avec tout ce qui lui tombait sous la main : tisonniers, casseroles, assiettes, soupières... La Duchesse ne paraissait pas se préoccuper des projectiles, quand bien même ils l'atteignaient. Quant au nourrisson, il braillait déjà tellement qu'il était impossible de savoir s'il avait mal ou non.

— Vous ne pouvez pas faire attention ! s'écria Alice au comble de l'affolement. Oh, son pauvre petit nez !

En effet, une gigantesque casserole venait de frôler l'appendice nasal du nourrisson, manquant de l'emporter.

— Si chacun se mêlait de ses affaires, le monde tournerait bien plus vite, ronchonna la Duchesse.

— Ça ne nous avancerait guère, observa Alice, toujours prompte à étaler ses connaissances. Imaginez la pagaille que ça ferait avec les jours et les nuits ! Sachez que la Terre met vingt-quatre heures pour effectuer sa révolution...

— À propos de révolution, l'interrompit la Duchesse, qu'on la guillotine !

La fillette jeta un regard paniqué vers la cuisinière en se demandant s'il fallait prendre cet ordre au sérieux. Mais le cordon-bleu touillait sa soupe comme si de rien n'était. Alice poursuivit donc :

— Oui, je crois qu'elle met vingt-quatre heures... à moins que ce ne soit douze. Je...

— Oh, cesse de m’importuner avec tes chiffres ! trancha la Duchesse.

Après quoi, elle entonna une berceuse, balançant sans ménagement le nourrisson dans ses bras :

Fais dodo, cochon mon p’tit père,
Fais dodo, ou t’auras bobo.

Maman est en haut, qui bat le marmot.
Papa est en bas, qui sonne le glas.

(La cuisinière et le nourrisson, en chœur)

Bom ! Bom ! Bom !

En reprenant le refrain, la Duchesse secouait l’enfant de plus en plus fort, décuplant ses cris, de sorte qu’Alice discerna à peine les paroles.

Fais dodo, cochon mon p’tit père,
Fais dodo, ou t’auras bobo.

(Le chœur)

Bom ! Bom ! Bom !

— Tiens, tu peux le bercer un peu, si ça t’amuse, dit la Duchesse à Alice en lui lançant le bébé. Moi, il faut que je me prépare pour aller jouer au croquet chez la Reine.

Comme elle s’éloignait, la cuisinière décocha une poêle à frire dans sa direction et la manqua d’un cheveu. Alice, quant à elle, rattrapa l’enfant au vol, non sans difficulté, car la petite créature se débattait comme une pieuvre, tout en faisant autant de bruit qu’une locomotive. Pendant plusieurs minutes, la fillette eut fort à faire pour le garder dans ses bras.

Lorsqu’elle eut enfin trouvé comment le dorloter (il fallait en faire un nœud, puis maintenir fermement son oreille gauche et son pied droit pour l’empêcher de se dénouer), elle l’emmena prendre l’air.

— Si je ne le sors pas d’ici, ils vont finir par le massacrer tôt ou tard, songea-t-elle. Ce serait criminel de le laisser là-dedans. N’est-ce pas ?

Elle avait prononcé les derniers mots à haute voix et le bébé (qui n’éternuait plus) répondit par un grognement.

— Arrête de grogner ! le réprimanda Alice. Ce n’est pas poli.

Mais il grogna de plus belle et Alice souleva son capuchon pour voir ce qui n’allait pas. Comme il avait le nez retroussé ! On aurait dit un groin.

Et ses yeux : tout petits ! Alice n’aimait pas ça du tout.

— Peut-être qu’il était seulement en train de pleurer, se raisonna-t-elle, examinant à nouveau les yeux de l’enfant pour voir si elle y décelait des larmes.

Mais il n’y avait pas de larmes.

— Si tu continues à faire ta tête de cochon, je te laisse tomber, l’avertit Alice.

La pauvre petite chose se remit à sangloter (ou à grogner, allez savoir) et Alice garda le silence pendant quelques instants.

— Qu'est-ce que je vais faire de lui en rentrant à la maison ? commençait-elle à se demander.

La créature émit alors un tel grognement qu'Alice la regarda effarée. Cette fois, le doute n'était plus permis : c'était bel et bien un porcelet qu'elle avait sur les bras et il était parfaitement absurde de continuer à le bercer de la sorte. Elle le posa donc par terre et fut soulagée de le voir s'éloigner dans les bois en trottinant.

— Tant mieux, se consola-t-elle. En devenant grand, cet enfant aurait été affreux, alors que là, il fait un joli petit cochon.

Et elle pensa à des cas semblables parmi les enfants de son entourage.

— Ça ne leur ferait pas de mal d'être changés en petits cochons, estima-t-elle. Si seulement on connaissait la recette...

À ce moment-là, Alice aperçut le Chat-Pitre, juché sur une branche à quelques mètres d'elle. Celui-ci l'observait en souriant. Il avait l'air sympathique, mais ses longues griffes et sa rangée de dents pointues commandaient le respect.

— Monsieur le Chat-Pitre... l'aborda prudemment la fillette, appréhendant sa réaction à cette épithète.

Mais le Chat se borna à accentuer son sourire. Constatant qu'elle ne l'avait pas vexé, Alice s'aventura plus avant.

— Pourriez-vous m'indiquer mon chemin, s'il vous plaît ?

— Tout dépend de l'endroit où tu veux te rendre, répondit le Chat.

— Ça m'est égal...

— Dans ce cas, peu importe le chemin.

— ...pourvu que j'arrive quelque part, précisa Alice.

— Pour ça, pas de problèmes. Il te suffit de marcher assez longtemps.

Il n'y avait rien à redire à cela, aussi Alice essaya-t-elle une autre question.

— Qui est-ce qui habite par ici ?

— Vers la droite vit un Chapelier et vers la gauche, un Lièvre de la planète Mars. Rends visite au Lièvre ou au Chapelier ; de toute façon, tous deux sont fous à lier.

— Mais je n'ai pas envie d'aller chez les fous ! protesta Alice.

— Tu n'as pas le choix : tout le monde est fou ici. Je suis fou et toi aussi tu es folle.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que je suis folle ?

— Tu ne serais pas venue, sinon.

Pour Alice, cela ne constituait pas l'ombre d'une preuve. Néanmoins elle entretint la conversation.

— Et vous, pourquoi prétendez-vous que vous êtes fou ?

— Eh bien, tout d'abord, tu admets qu'un chien n'est pas fou, n'est-ce pas ?

— Il me semble.

— Bon. Tu sais qu'un chien grogne quand il est en colère et remue la queue quand il est content. Or moi, je grogne quand je suis content et je remue la queue quand je suis mécontent. Donc je suis fou.

— Moi, j'appelle ça ronronner, pas grogner.

— Appelle ça comme tu veux. Est-ce que tu joues au croquet chez la Reine cet après-midi ?

— Je ne demanderais pas mieux, mais on ne m'a pas invitée.

— Eh bien, rendez-vous là-bas, fit le Chat.

Sur ce, il s'évapora.

Cette disparition soudaine n'étonna pas la fillette outre mesure car elle commençait à s'accoutumer à ces extravagances. Tandis qu'elle contemplait la branche déserte, le Chat réapparut.

— À propos, j'oubliais, qu'est devenu le bébé ? s'enquit-il.

— Il s'est transformé en cochon, l'informa Alice sans se formaliser.

— Je l'aurais parié ! s'exclama le Chat avant de disparaître à nouveau.

La fillette attendit quelques instants, espérant secrètement le voir resurgir, mais il n'en fut rien. Alors elle se dirigea vers le domicile présumé du Lièvre de Mars. En effet, ayant déjà eu l'occasion de rencontrer des chapeliers, elle jugea qu'un Lièvre de Mars serait plus intéressant, d'autant qu'on était en mai et que par conséquent il aurait peut-être perdu un peu de sa folie. Chemin faisant, Alice leva machinalement les yeux et retrouva le Chat perché.

— En cochon ou en torchon ? demanda-t-il.

— En cochon, dit Alice. Et j'aimerais que vous arrêtiez d'apparaître et de disparaître aussi subitement : ça me donne le tournis.

— Très bien, obéit le Chat.

Et cette fois, il s'effaça très lentement, commençant par la queue et terminant par le sourire, qui resta pendant un moment suspendu en l'air.

— Ça alors ! fit Alice éberluée. J'avais déjà vu un chat sans le sourire, mais jamais un sourire sans le chat.

Elle n'eut pas à marcher longtemps pour parvenir en vue de la maison du Lièvre de Mars, qu'elle reconnut à ses cheminées en forme d'oreilles et à son toit couvert de poils roux. La demeure lui parut si grande qu'avant de s'en approcher, elle mangea un morceau de champignon pour obtenir une taille d'une soixantaine de centimètres. Malgré tout, elle conserva une certaine appréhension.

— Et s'il était quand même complètement fou ? songea-t-elle. Peut-être qu'après tout j'aurais mieux fait d'aller chez le Chapelier...

CHAPITRE VII

UN MONDE FOU

Le Lièvre de Mars et le Chapelier prenaient le thé autour d'une table dressée sous un arbre devant la maison. Entre eux était assis un Loir somnolent, qui leur servait plus ou moins de coussin.

— Ce n'est pas très confortable pour le Loir, se dit Alice. Enfin, comme il dort, peut-être qu'il s'en moque.

Bien que la table fût immense, les trois convives étaient tassés dans un coin.

— C'est complet ! s'écrièrent-ils en voyant rappliquer la fillette.

— Mais il y a plein de places libres ! protesta Alice.

Et elle s'assit dans un grand fauteuil à l'extrémité de la table.

— Prenez donc du vin ! l'encouragea le Lièvre.

Or il n'y avait que du thé.

— Je ne vois pas de vin, remarqua Alice.

— Pour la bonne raison qu'il n'y en a pas.

— Dans ce cas, ce n'est pas très poli de m'en proposer.

— Ce n'est pas très poli non plus de vous asseoir à notre table sans y avoir été invitée.

— Je ne savais pas que c'était votre table : le couvert est mis pour beaucoup plus de trois personnes.

— Vous devriez vous faire couper les cheveux, intervint le Chapelier qui, depuis un moment, dévisageait Alice en silence.

— C'est très impoli de faire des remarques personnelles, le sermonna-t-elle.

À ces mots, le Chapelier ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Néanmoins ses seules paroles furent :

— Quelle différence y a-t-il entre un corbeau et un bureau ?

— Chouette ! J'adore les devinettes, se réjouit Alice. Je crois que je sais, lança-t-elle.

— Vous pensez connaître la réponse ? l'interrogea le Lièvre.

— Oui, c'est ça.

— Dans ce cas, dites ce que vous pensez !

— Mais c'est ce que je fais... en tout cas, je pense ce que je dis... Ça revient au même, non !

— Pas du tout ! déclara le Chapelier. Autant dire que « je vois ce que je mange » revient au même que « je mange ce que je vois » !

— Autant dire, ajouta le Lièvre, que « j'aime ce que j'ai » revient au même que « j'ai ce que j'aime » !

— Autant dire, renchérit le Loir qui semblait parler dans son sommeil, que « je respire en dormant » revient au même que « je dors en respirant » !

— C'est la même chose en ce qui vous concerne, conclut le Chapelier, mettant provisoirement un terme à la discussion.

Alice profita de ce répit pour chercher à se rappeler ce qu'elle savait en matière de corbeaux et de bureaux. Mais le résultat n'était guère probant. Le Chapelier fut le premier à relancer la conversation.

— Le combien sommes-nous ? demanda-t-il à Alice.

Ayant tiré sa montre de sa poche, il l'examinait d'un air contrarié, la secouant et la portant à son oreille.

— Le 4, le renseigna Alice après un instant de réflexion.

— Et voilà, elle retarde de deux jours ! pesta-t-il.

Puis, se tournant agacé vers le Lièvre :

— Je vous avais bien dit que le beurre détraquerait le mécanisme !

— C'était pourtant la meilleure qualité, plaida le Lièvre.

— Oui, mais il y avait des miettes dedans. Vous n'auriez pas dû l'appliquer avec le couteau à pain.

Le Lièvre s'empara de la montre et la considéra, maussade. Puis il la trempa dans sa tasse, la détailla à nouveau du regard et ne trouva rien d'autre à dire que :

— C'était pourtant la meilleure qualité.

Cependant Alice contemplait l'instrument avec intérêt, par-dessus l'épaule du Lièvre.

— Quelle drôle de montre ! s'étonna-t-elle. Elle donne le jour, mais pas l'heure.

— Quelle idée ! grommela le Chapelier. Est-ce que la vôtre indique l'année ?

— Bien sûr que non, mais ce n'est pas la peine puisque l'année reste la même si longtemps.

— Eh bien, pour ma montre, c'est pareil.

Alice en resta comme deux ronds de flan. En effet, la phrase du Chapelier était en bon français, mais ne voulait strictement rien dire.

— Je ne vous suis pas très bien, s'excusa-t-elle, employant un euphémisme.

— Tiens, le Loir s'est endormi, nota le Chapelier en lui versant du thé bouillant sur le museau.

Le dormeur secoua la tête en signe d'irritation et dit, sans même ouvrir les yeux :

— Cela va de soi ! C'est ce que je m'apprêtais à faire remarquer.

— Est-ce que tu as trouvé la devinette ? s'enquit le Chapelier auprès d'Alice.

— Non, je donne ma langue au chat. C'était quoi la réponse ?

— Aucune idée, répondit-il.

— Moi non plus, précisa le Lièvre.

— Alors pourquoi me faire perdre mon temps avec des devinettes sans réponse ?

— Si tu connaissais le Temps aussi bien que moi, tu ne te l'approprierais pas, affirma le Chapelier. Le Temps est libre et n'appartient à personne.

— Je ne comprends pas, avoua Alice.

— Ça ne m'étonne pas ! fit le Chapelier avec une moue de dédain. Je parie que tu n'as jamais parlé au Temps.

— Euh... non, mais il m'arrive de tuer le temps quand je n'ai rien à faire.

— Tout s'explique ! Le Temps, il ne faut pas lui faire de mal ! Au contraire, si tu es gentille avec lui, alors il exaucera tous tes désirs sur l'heure. Tiens, supposons qu'il soit huit heures du matin, l'heure d'aller à l'école. Eh bien, tu n'as qu'à souffler un mot à l'oreille du Temps et... hop ! en un clin d'œil, il est midi, l'heure du déjeuner.

(—Si ça pouvait être vrai, priait le Lièvre dans son coin.)

— Ce serait formidable, reconnut Alice pensive. Mais l'ennui, c'est que je n'aurais pas faim pour le repas.

— Peut-être pas au début, certes, mais tu n'aurais qu'à rester à midi suffisamment longtemps.

— Et c'est comme ça que vous faites, vous ?

— Moi ? Non... soupira tristement le Chapelier. Le Temps et moi, nous sommes en froid depuis la grande réception donnée en mars par la Reine de Cœur. Comme je m’y ennuyais à mourir, je me suis mis à chanter « Frère Loir »... Tu connais ?

— Ça me dit vaguement quelque chose, dit la fillette.

— Mais oui, tu sais bien :

Frère Loir, Frère Loir,
Dormez-vous ? Dormez-vous ?
Beurrez les tartines, beurrez les tartines.
Ding din dong, ding din dong.

À ce moment-là, le Loir s’ébroua et répéta :

— Ding din dong, ding din dong, ding din dong...

Il fallut le pincer pour qu’il s’arrête.

— Eh bien, reprit le Chapelier, j’avais à peine terminé le premier couplet que la Reine a aboyé : « Il est en train de tuer le temps ! À l’échafaud ! »

— Quelle horreur ! frissonna Alice.

— Et depuis lors, le Temps me boude, se lamenta le Chapelier. Il est cinq heures en permanence.

Alice eut une illumination.

— Mais alors, c’est pour ça qu’il y a toutes ces tasses sur la table!

— Hé oui ! C’est constamment l’heure du thé et le Temps nous manque pour faire la vaisselle.

— Alors vous changez sans arrêt de place autour de la table ?

— Exactement. Au fur et à mesure que les tasses sont sales.

— Et qu’est-ce qui se passe quand vous avez fait tout le tour ?

— Si on parlait d’autre chose ? intervint le Lièvre en baillant. Cette discussion me fatigue. Je propose que la jeune personne nous raconte une histoire.

— Mais je n’en connais pas, fit Alice, prise de court.

— Eh bien, le Loir en connaît une ! s’écrièrent en chœur les deux compères. Réveille-toi, Loir !

Et ils le pincèrent de tous côtés jusqu’à ce qu’il entrouvre les paupières.

— Je ne dormais pas, pleurnicha-t-il. Je n’ai pas perdu un mot de votre conversation.

— Raconte-nous une histoire ! lui ordonna le Lièvre.

— Oh oui, s’il vous plaît ! l’implora Alice.

— Et dépêche-toi, avant de te rendormir, le pressa le Chapelier.

— Il était une fois, démarra le Loir à toute vitesse, trois sœurs nommées Aglaé, Thalie et Euphrosyne, qui vivaient au fond d’un puits...

— Qu’est-ce qu’elles mangeaient ? s’informa Alice, toujours très intéressée par les problèmes de nourriture.

— De la mélasse, répondit le Loir après un instant de méditation.

— Ce n’est pas possible ; elles seraient devenues grosses et grasses.

— Eh bien justement : on les appelait les trois Grasses.

Alice essaya de se représenter la chose, mais c’était par trop extraordinaire.

— Mais pourquoi est-ce qu’elles vivaient au fond d’un puits ? questionna-t-elle.

— Est-ce que tu veux plus de thé ? demanda le Lièvre, le plus sérieusement du monde.

— Je n’en ai pas encore eu, s’offusqua Alice. Comment voulez-vous que j’en ai plus ?

— Tu veux dire que tu ne peux pas en avoir moins, remarqua le Chapelier. Par contre, il est très facile d’avoir plus que rien.

— Vous, on ne vous a pas sonné, rétorqua Alice.

— Qui est-ce qui fait des remarques personnelles à présent ? triompha le Chapelier.

Désarçonnée, Alice prit du thé et une tartine puis, se tournant vers le Loir, réitéra sa question :

— Alors, qu'est-ce qu'elles faisaient dans ce puits ?

De nouveau le Loir se creusa les méninges et finit par expliquer :

— C'était un puits de mélasse.

— Ça n'existe pas ! protesta Alice avec véhémence.

— Chut ! firent le Lièvre et le Chapelier.

— Si l'histoire ne te plaît pas, tu n'as qu'à la terminer toi-même, déclara sèchement le Loir.

— Oh non, continuez, le supplia Alice. Je vous promets de ne plus vous interrompre. Peut-être que ça existe quelque part, après tout.

— Quelque part ? bougonna le Loir. Enfin !... Donc ces trois sœurs apprenaient à dessiner...

— À dessiner quoi ? le coupa Alice, oubliant sa promesse.

— De la mélasse, répondit le Loir du tac au tac (pour une fois).

— Je veux une tasse propre, intervint le Chapelier. Décalons-nous d'un cran.

Et il joignit le geste à la parole. Le Loir le suivit, le Lièvre prit la place du Loir et Alice dut, bon gré mal gré, s'asseoir à la place du Lièvre. Le Chapelier fut donc le seul à tirer profit de cette translation. Pour Alice, c'était loin d'être le cas, le Lièvre ayant renversé du lait dans sa soucoupe.

Ne voulant pas froisser le Loir encore une fois, Alice avança sur la pointe des pieds.

— Mais je ne comprends pas très bien. Où est-ce qu'elles la trouvaient, la mélasse ?

— Dans le puits de mélasse, évidemment ! s'exclama le Chapelier. Tu es bête ou quoi ?

— Mais si elles étaient dans le puits ? insista Alice sans relever la provocation.

— Eh bien, précisément, elles étaient dans la mélasse, énonça le Loir.

Alice en resta pantoise, à tel point qu'elle laissa le narrateur poursuivre sans songer à l'interrompre.

— Elles apprenaient à dessiner, enchaîna le Loir en baillant et en se frottant les yeux de sommeil. Et elles dessinaient toutes sortes de choses, dont le nom commençait par un S...

— Pourquoi un S ?

— Pourquoi pas ? répliqua le Lièvre.

Alice fut réduite à quia.

Entre-temps, le Loir avait fermé les yeux pour de bon et s'était assoupi. Toutefois, dûment pincé par le Chapelier, il se réveilla avec un petit cri et reprit :

— ...dont le nom commençait par un S, telles que des souricières, des satellites, des souvenirs, des sinécures – tu sais, quand on dit de quelque chose : « Ce n'est pas une sinécure » – est-ce que tu as déjà vu le dessin d'une sinécure ?

— Maintenant que vous me le dites, fit Alice perplexe, je ne pense pas...

— Dans ce cas, tais-toi, trancha le Chapelier.

Cette fois, cela dépassait les bornes. Alice se leva outrée et s'en alla. Néanmoins elle jeta un ou deux coups d'œil en arrière, dans l'espoir qu'ils allaient peut-être la rappeler. Mais le Loir était tombé sans plus tarder dans un profond sommeil et ses deux compères, ne prêtant pas la moindre attention au départ de la fillette, entreprenaient de le mettre dans la théière.

— Ah ça, je ne remettrai plus les pieds ici ! se jura Alice en s'éloignant dans le bois. C'était le thé le plus idiot que j'aie jamais vu.

C'est alors qu'elle aperçut une porte s'ouvrant dans le tronc d'un arbre.

— Comme c'est bizarre ! songea-t-elle. Bah, tout est bizarre aujourd'hui. Autant entrer.

Ce faisant, elle se retrouva dans le long corridor, tout près du guéridon de verre. Ayant tiré la leçon de ses expériences précédentes, elle commença par prendre la clé en or sur le guéridon pour ouvrir la porte du jardinet. Puis elle se mit à manger un peu du champignon qu'il lui restait dans sa poche, jusqu'à ce que sa taille se réduise à une trentaine de centimètres. Alors elle parcourut la petite galerie et, enfin, aboutit dans le joli jardin aux massifs de fleurs multicolores et aux fontaines d'eau fraîche.

CHAPITRE VIII

UNE REINE SANS CŒUR

Un énorme rosier se dressait à l'entrée du jardin. Il arborait des roses blanches, que trois jardiniers étaient occupés à peindre en rouge.

Fort intriguée, Alice s'approcha et put capter leur conversation.

— Fais un peu attention, Cinq ! Tu ne vois pas que tu m'éclabousses !

— Je ne l'ai pas fait exprès, s'excusa sèchement le Cinq. C'est le Sept qui m'a bousculé.

— Ben voyons ! fit le Sept. Toujours à accuser les autres !

— Toi, tu ferais mieux de la boucler ! rétorqua le Cinq. Pas plus tard qu'hier, j'ai entendu la Reine dire que tu méritais l'échafaud.

— Pourquoi ça ? s'enquit celui qui avait entamé la discussion.

— Ce ne sont pas tes oignons, Deux ! dit le Sept.

— Si, justement, répliqua le Cinq. C'était pour avoir rapporté à la cuisine des oignons de tulipe à la place de vrais oignons.

— Ça alors ! s'emporta le Sept en jetant son pinceau. Je n'ai jamais entendu de pareilles...

Il s'arrêta net en apercevant Alice qui les observait. Puis les deux autres la virent également et tous trois s'inclinèrent devant elle.

— Pourriez-vous me dire, s'il vous plaît, demanda la fillette avec circonspection, pourquoi vous êtes en train de peindre les roses ?

Le Cinq et le Sept restèrent cois et regardèrent le Deux, lequel confia à mi-voix :

— Eh bien, à vrai dire, euh... à dire vrai, mademoiselle, il se trouve que ce rosier devait être rouge et que nous en avons planté un blanc par erreur. Or si la Reine s'en rend compte, elle va nous faire couper la tête, voyez-vous. C'est pourquoi nous nous efforçons, avant son arrivée, de...

À cet instant, le Cinq, qui surveillait anxieusement l'autre bout du jardin, s'écria :

— La Reine ! La Reine !

Aussitôt les trois jardiniers se jetèrent face contre terre. Entendant les pas d'une troupe qui s'avancait, Alice se retourna, impatiente de voir la Reine. En tête du cortège marchaient dix soldats porteurs de piques ; tous avaient la même silhouette rectangulaire que les jardiniers, avec les pieds et les mains dans les coins. Puis venaient, en colonne par deux comme les soldats, dix courtisans vêtus de costumes à carreaux. Derrière gambadaient joyeusement les enfants royaux, se tenant par la main : de vrais petits cœurs ! Ils étaient suivis par les invités, en majorité des têtes couronnées. En outre, Alice reconnut parmi eux le Lapin Blanc, qui paraissait tout excité, souriait à tout propos et passa sans la remarquer. Ensuite vint le Valet de Cœur, portant le couvre-chef royal sur un coussin de velours écarlate. Enfin, pour couronner le tout, apparurent LE ROI ET LA REINE DE CŒUR.

Alice ne savait pas si elle devait se prosterner à l'image des jardiniers, ne se souvenant pas d'un pareil usage lors des défilés.

— D'ailleurs, à quoi servirait un défilé si les gens devaient se mettre à plat ventre sans pouvoir le regarder ? pensa-t-elle.

Elle demeura donc debout, dans l'expectative.

En parvenant à sa hauteur, toute la compagnie s'immobilisa à sa vue et la Reine demanda, la mine sévère :

— Qui est-ce ?

La question s'adressait au Valet de Cœur qui, pour toute réponse, courba la tête en souriant.
— Crétin ! fit la Reine avec un geste d'impatience.

Puis se tournant vers Alice, elle ajouta :

— Comment t'appelles-tu, fillette ?

— Alice, Votre Majesté.

Bien qu'ayant répondu fort respectueusement, Alice se raisonna.

— Après tout, ce n'est qu'un paquet de cartes. Je n'ai pas à en avoir peur.

— Et ceux-là, qui sont-ce ? poursuivit la Reine désignant les trois jardiniers aplatis au pied du rosier.

En effet, comme on ne distinguait d'eux que leur dos, semblable à celui de toutes les autres cartes, elle n'avait aucun moyen de savoir s'il s'agissait de jardiniers, de soldats ou de courtisans, voire de trois de ses enfants.

— Comment voulez-vous que je le sache ? dit Alice, stupéfaite de sa propre audace. Ce ne sont pas mes oignons.

La Reine devint cramoisie de rage et, lançant à la fillette un regard de bête féroce, elle se mit à crier à tue-tête :

— À l'échafaud ! À l'éch...

— Assez ! intima Alice d'une voix de stentor, clouant le bec à la souveraine.

Alors le Roi prit son épouse par le bras et intercéda prudemment auprès d'elle.

— Soyez magnanime, ma chère. Ce n'est qu'une enfant.

La Reine se détourna vivement de lui et enjoignit au Valet :

— Retournez-les !

Le Valet obtempéra, utilisant avec précaution le bout de son pied.

— Debout ! aboya la Reine.

D'un bond, les trois jardiniers furent sur leurs pieds et ils commencèrent à s'incliner devant le Roi, la Reine, les petits princes et toutes les autres personnes présentes.

— Il suffit ! glapit la Reine. Vous me donnez le vertige.

Puis, s'intéressant au rosier :

— Qu'est-ce que vous étiez en train de manigancer ?

— Votre Majesté, bafouilla le Deux en mettant un genou à terre, nous nous efforcions de...

— Je vois ! coupa la Reine qui entre-temps avait examiné les roses. À l'échafaud !

Et le cortège se remit en marche, laissant trois soldats en arrière pour exécuter la sentence. Les malheureux jardiniers coururent se réfugier auprès d'Alice.

— On ne vous fera pas de mal, promit-elle en les cachant dans un gros pot de fleurs à proximité.

Les soldats inspectèrent les alentours pendant quelques minutes puis s'en allèrent bredouilles rejoindre les autres.

— Est-ce qu'ils ont eu la tête tranchée ? les interrogea la Reine.

— Plus trace de leurs têtes, Votre Majesté, annoncèrent-ils en chœur.

— Parfait ! jappa la Reine. Sais-tu jouer au croquet ?

Les soldats ne répondirent rien et regardèrent en direction d'Alice car, de toute évidence, la question lui était destinée.

— Oui ! s'écria la fillette.

— Alors suis-nous ! commanda la Reine.

Et Alice se joignit au cortège, en se demandant ce que lui réservait la suite.

— Euh... belle journée, n'est-ce pas ? fit une voix craintive à ses côtés.

C'était le Lapin Blanc qui la dévisageait avec insistance.

— Très belle, acquiesça Alice. Où est la Duchesse ?

— Pschtt ! souffla promptement le Lapin.

Puis, jetant un regard angoissé autour de lui et se dressant sur la pointe des pieds, il lui murmura au creux de l'oreille :

— Elle a été condamnée à mort.

— En quel honneur ?

— Vous avez dit : « Ah ! Quelle horreur ! » ?

— Mais non, je ne trouve pas que c'est une horreur. J'ai demandé : « En quel honneur ? »

— Elle a giflé la Reine...

À ces mots, Alice pouffa de rire.

— Pschtt !!! l'exhorta le Lapin affolé. La Reine va vous entendre. Vous comprenez, la Duchesse était arrivée en retard et la Reine a dit ...

— En place ! tonna la Reine.

Aussitôt tout le monde se mit à courir en tous sens et ce fut la bousculade générale. Toutefois, au bout de quelques instants, chacun fut installé et la partie put commencer. C'était la première fois qu'Alice voyait un terrain de croquet de cet acabit : le sol était tout bosselé ; des hérissons servaient de boules, des flamants roses de maillets, et des soldats à quatre pattes tenaient lieu d'arceaux.

La principale difficulté du jeu, constata Alice, résidait dans le maniement du flamant rose. Elle réussissait bien à le caler sous son bras, les pattes ballantes et le cou tendu, mais dès qu'elle le baissait pour frapper le hérisson, il relevait invariablement la tête et la considérait d'un air si hébété qu'elle ne pouvait s'empêcher de rire. Et lorsqu'elle parvenait à rabaisser la tête du flamant, c'était pour s'apercevoir avec énervement que le hérisson n'était plus en houle et trottinait au loin. Pour corser le tout, il y avait toujours un creux ou une bosse qui la gênait pour envoyer le hérisson au bon endroit et, comme si ça n'était pas suffisant, les soldats qui faisaient office d'arceaux n'arrêtaient pas de se lever et de changer de place. Assez rapidement, Alice finit par conclure que ce n'était pas un jeu d'enfant.

Les participants jouaient tous à la fois, sans attendre leur tour, se chamaillant sans discontinuer et se disputant les hérissons, si bien que très vite, la Reine, exaspérée, se mit à taper du pied et à crier, approximativement une fois toutes les soixante secondes :

— À l'échafaud ! À l'échafaud !

Alice n'était pas dans son assiette. Certes, elle ne s'était pas encore querellée avec la Reine, mais elle sentait que cela ne saurait tarder.

— Et dans ce cas, songea-t-elle, que va-t-on me faire ? Ils ne pensent qu'à couper la tête aux gens par ici. D'ailleurs, on se demande comment il y en a encore qui sont en vie !

Comme elle cherchait un moyen de filer à l'anglaise, elle vit une curieuse apparition flotter dans l'air. D'abord déconcertée, elle se rendit finalement compte qu'il s'agissait d'un sourire.

— C'est le Chat-Pitre, se réjouit-elle. Enfin, je vais avoir quelqu'un à qui parler.

— Ça va ? dit le Chat, lorsque sa bouche fut en mesure d'articuler.

Alice attendit que les yeux se dessinent pour faire oui de la tête.

— Inutile de parler tant qu'il n'a pas d'oreilles, réfléchit-elle.

Dans l'instant suivant, toute la tête était visible. Alors Alice posa son flamant et se mit à raconter la partie, enchantée d'avoir trouvé une oreille complaisante. Le Chat, quant à lui, devait estimer que la présence de sa tête était amplement suffisante, car le reste de son corps ne se manifesta pas.

— Comme ils sont mauvais joueurs ! se plaignit Alice. Ils se disputent tellement qu'on ne s'entend plus crier. On dirait qu'il n'y a pas de règle du jeu. Ou s'il y en a une, personne ne la respecte. Et vous ne pouvez pas savoir comme c'est agaçant, toutes ces choses qui remuent. Par exemple, l'arceau sous lequel je devais faire passer ma boule s'est sauvé à l'autre bout du terrain... ou alors, comme j'allais croquer le hérisson de la Reine, c'est lui qui s'est sauvé !

— La Reine te plaît-elle ? chuchota le Chat.

— Pas du tout ! Elle est tellement susceptible...

À ce moment précis, Alice s'aperçut que la Reine se trouvait juste derrière elle, espionnant ses propos. Aussi s'empressa-t-elle d'enchaîner :

— ...de gagner la partie que ce n'est même plus la peine de continuer...

Satisfaite, la Reine s'éloigna en souriant.

— À qui parles-tu ? demanda le Roi en contemplant la tête du Chat avec curiosité.

— Je vous présente un ami, dit Alice. C'est un Chat-Pitre.

— Sa tête ne me revient pas, remarqua le Roi. Cependant, s'il le désire, il peut me baiser la main.

— Je n'aime mieux pas, déclina le Chat.

— Ne sois pas impertinent, et arrête de me regarder comme ça ! s'écria le Roi en se dissimulant derrière Alice.

— Un chien regarde bien un évêque, énonça la fillette.

— Chien ou chat, je ne veux plus le voir ! grommela le Roi et, appelant son épouse qui passait par là, il la pria de le débarrasser de cette bestiole.

Or la Reine ne connaissait qu'une manière de trancher la question, quelle qu'elle fût.

— À l'échafaud ! décréta-t-elle sans autre forme de procès.

— Je vais quérir le bourreau, se hâta le Roi.

Alice jugea préférable d'aller voir où en était la partie de croquet. Au loin, on entendait la voix perçante de la Reine en furie, qui venait de condamner à mort trois joueurs pour avoir laissé passer leur tour. Alice n'aimait pas du tout la tournure des événements car, la confusion étant à son comble, elle ne savait plus si c'était son tour ou non. Faute de mieux, elle se mit à la recherche de son hérisson.

Elle le retrouva aux prises avec l'un de ses congénères et vit là une excellente occasion de croquer le second hérisson avec le premier. L'ennui était que son flamant rose s'était envolé et tentait désespérément de grimper à un arbre de l'autre côté du jardin. Lorsqu'Alice eut récupéré le volatile, les hérissons avaient disparu.

— Bah, de toute façon, les arceaux sont partis, se résigna-t-elle.

Alors, tenant fermement le flamant sous son bras pour ne plus l'égarer, Alice retourna vers le Chat pour reprendre la conversation.

En arrivant près de lui, elle eut la surprise de découvrir un attroupement. Une altercation opposait le bourreau, le Roi et la Reine, qui parlaient tous en même temps, sous le regard angoissé des badauds silencieux.

En voyant Alice, ils firent appel à elle pour régler le différend, chacun lui exposant sa thèse respective. Mais comme ils persistaient à parler simultanément, elle eut un mal fou à les comprendre. Le bourreau expliquait qu'on ne peut pas couper une tête sans corps. D'ailleurs, il n'avait jamais eu à le faire et ce n'était pas à son âge qu'il allait commencer.

Sottises, rétorquait le Roi, tout ce qui a une tête peut être décapité.

La Reine, pour sa part, menaçait de faire exécuter tout le monde si on ne trouvait pas de solution sur-le-champ. (C'était cette dernière remarque qui justifiait le regard angoissé des badauds.)

Alice ne trouva rien d'autre à dire que :

— C'est le chat de la Duchesse. Vous feriez mieux de lui demander à elle.

— Elle est en prison, indiqua la Reine. Qu'on la fasse venir !

Le bourreau partit ventre à terre.

Mais à peine s'était-il élancé que la tête du Chat avait commencé de s'effacer. Et lorsque le bourreau fut de retour avec la Duchesse, le Chat s'était volatilisé. Le Roi et le bourreau battirent frénétiquement l'air à son emplacement, tandis que les autres retournaient à leur partie de croquet.

CHAPITRE IX

LA COMPLAINTE D'UNE TORTUE-RAIE

— Vous ne pouvez pas savoir combien je suis ravie de vous revoir, ma chère ! s'exclama la Duchesse en prenant avec effusion Alice par le bras.

En marchant à ses côtés, la fillette se réjouit de la trouver de si plaisante humeur et en déduisit que son comportement exécrable lors de leur première rencontre était dû au poivre dans la cuisine.

— Quand je serai duchesse, se dit Alice (sans grand espoir, il est vrai), j'interdirai qu'on mette du poivre dans ma cuisine. La soupe est aussi bonne sans poivre. D'ailleurs, ce doit être le poivre qui rend les gens méchants... (Enchantée d'avoir découvert une nouvelle loi de la nature, elle poursuivit son raisonnement)... comme le vinaigre rend aigre, la camomille amer... et les sucres d'orge gentil. Si seulement les gens s'en rendaient compte : ils seraient moins pingres avec les sucres d'orge...

Perdue dans ses pensées, Alice avait complètement oublié la Duchesse. Aussi fut-elle légèrement surprise de l'entendre déclarer à son oreille :

— Vous êtes dans la lune, ma chère, et cela vous rend muette. Je ne sais pas encore quelle morale il faut en tirer mais je vais bien finir par trouver.

— Peut-être qu'il n'y a pas de morale, hasarda Alice.

— Allons donc ! Tout a une morale ; il suffit de la trouver.

Et, ce disant, la Duchesse se blottit contre la fillette, qui commença à la juger un peu trop pressante à son goût car, d'une part, la noble dame était très laide et, d'autre part, sa taille était telle que son menton pointu venait exactement se planter dans l'épaule d'Alice. Celle-ci toutefois, étant bien élevée, s'efforça de supporter sa compagnie.

— On dirait que les choses s'arrangent pour la partie de croquet, avança-t-elle, manière d'entretenir la conversation.

— Oui, on dirait, acquiesça la Duchesse. La morale de l'histoire, c'est que « C'est l'amour qui fait tourner le monde ».

— Tiens ! Quelqu'un m'a pourtant dit que le monde tournerait mieux si chacun se mêlait de ses affaires.

— Eh bien, c'est du pareil au même, affirma la Duchesse en enfonçant un peu plus son menton dans l'épaule d'Alice. La morale de l'histoire, c'est « Qu'importent les flocons pourvu qu'on ait l'hiver ».

— Cette manie qu'elle a de chercher des morales partout ! songea Alice.

— Je gage que vous vous demandez pourquoi je ne vous enlace pas par la taille, reprit la Duchesse. C'est que je redoute un peu les réactions de votre flamant rose. Est-ce que je fais quand même une tentative ?

— Il risque de vous piquer le nez, l'avertit Alice, guère enthousiaste à l'idée d'une telle tentative.

— Très juste ! Les flamants roses, comme la moutarde, ont la fâcheuse habitude de monter au nez. La morale de l'histoire, c'est que « Qui se ressemble s'assemble ».

— Mais la moutarde n'est pas un oiseau, objecta Alice.

— Vous avez raison, comme toujours. Et comme vous vous exprimez bien !

— Je crois plutôt que c'est un minéral.

— Bien sûr, confirma la Duchesse, qui ne cessait d'abonder dans son sens. D'ailleurs, il y a une importante mine de moutarde dans la région. La morale de l'histoire, c'est que « Mieux vaut une mine de moutarde qu'une mine de rien »...

— J'y suis ! l'interrompit Alice. C'est un végétal. Elle n'en a pas l'air comme ça, mais c'en est un.

— Je partage votre avis, et la morale de l'histoire, c'est que « Les apparences sont trompeuses ». En clair, cela veut dire qu'il faut se garder de croire que les choses ne sont pas ce qu'elles sont parce qu'elles ressemblent à ce qu'elles ne sont pas ou qu'elles sont ce qu'elles ne sont pas parce qu'elles ne ressemblent pas à ce qu'elles sont.

— Je n'ai pas très bien suivi, s'excusa Alice. Il me semble que je comprendrais mieux si vous pouviez me l'écrire.

— Et encore, vous n'avez rien entendu, répliqua la Duchesse d'un ton satisfait.

— Surtout, ne vous donnez pas la peine d'en rajouter, la supplia Alice.

— Qui parle de peine ! Au contraire, je veux vous faire plaisir : je vous fais cadeau de tout ce que je viens de dire.

— Tu parles d'un cadeau ! se dit Alice. Heureusement qu'on ne m'en offre pas des comme ça pour mon anniversaire !

(Elle préféra garder cette réflexion pour elle.)

— Encore en train de penser à autre chose ? l'interpella la Duchesse en lui donnant un nouveau coup de menton.

— J'ai bien le droit de penser ! protesta Alice, agacée.

— Tout à fait. De même que les poules ont le droit d'avoir des dents. La mor...

Au grand étonnement d'Alice, la Duchesse se tut au beau milieu de son mot de prédilection et son bras fut pris d'un tremblement. Alors la fillette leva les yeux et aperçut la Reine debout devant elles, les bras croisés, qui les foudroyait du regard.

— Belle journée, Votre Majesté ! risqua la Duchesse.

— Je vous préviens ! rugit la Reine en trépignant. Si ce n'est pas vous qui partez, c'est votre tête. Choisissez !

La Duchesse s'empressa de choisir et déguerpit.

— Retournons jouer, ordonna la Reine à Alice.

Cette dernière, bien trop terrorisée pour lui désobéir, la suivit jusqu'au terrain de croquet. Les invités avaient profité de l'absence de la Reine pour aller se reposer à l'ombre. Mais dès qu'ils la virent revenir, ils reprirent leurs places en toute hâte, l'ayant entendu annoncer que tout instant de retard serait payé de leur vie.

Durant tout le restant de la partie, la Reine ne cessa de se quereller avec les autres joueurs, répétant sans discontinuer :

— À l'échafaud ! À l'échafaud !

Tous ceux qu'elle condamnait à mort étaient confiés à la garde des soldats, lesquels devaient quitter pour cela leurs postes d'arceaux, si bien qu'au bout d'une demi-heure, le jeu cessa faute d'arceaux. Tous les joueurs, à l'exception du Roi, de la Reine et d'Alice, se trouvaient aux arrêts et attendaient leur exécution. Alors la souveraine s'arrêta exténuée et demanda à la fillette :

— Est-ce que tu as déjà vu la Tortue-Raie ?

— Non, je ne sais même pas ce que c'est, une Tortue-Raie.

— C'est le croisement d'une Tortue et d'une Raie, expliqua la Reine.

— J'ignorais que ça existait.

— Dans ce cas, suis-moi. Celle-là va te raconter son histoire.

Comme elle accompagnait la Reine, Alice entendit le Roi chuchoter aux invités :

— Je décrète une amnistie générale.

— Tant mieux ! pensa Alice, que toutes ces condamnations à mort chiffonnaient.

Toutes deux rencontrèrent bientôt un Griffon qui sommeillait au soleil. (Dans le doute, prière de se reporter à l'illustration.)

— Debout, fainéant ! commanda la Reine. Emmène cette jeune personne voir la Tortue-Raie, qu'elle lui raconte son histoire. Quant à moi, je dois rentrer pour assister aux exécutions.

Et elle s'éloigna, laissant Alice seule avec le Griffon. La fillette n'était guère attirée par cette créature, mais elle préférait encore attendre là plutôt que de demeurer une minute de plus en compagnie de cette Reine sans cœur.

Le Griffon se redressa et se frotta les yeux. Dès que la Reine fut hors de vue, il marmonna, riant sous cape :

— Que c'est drôle !

— Qu'est-ce qui est drôle ? questionna Alice.

— Eh bien, elle. Tout se passe dans sa tête. Ils n'exécutent jamais personne. Bon, suis-moi !

— Tout le monde me dit « suis-moi ! » ici, songea Alice. Jamais je n'avais eu à suivre autant d'ordres.

Ils ne tardèrent pas à discerner au loin la Tortue-Raie, assise triste et esseulée sur un rocher. À mesure qu'ils approchaient d'elle, Alice l'entendait soupirer à s'en fendre l'âme et fut prise de pitié.

— Pourquoi est-elle si triste ? demanda-t-elle au Griffon.

La réponse du Griffon fut pratiquement identique.

— Tout se passe dans sa tête. En fait, elle n'est pas triste. Suis-moi !

La Tortue-Raie les regarda venir de ses grands yeux embués de larmes, sans prononcer une parole.

— Cette jeune demoiselle ici présente aimerait connaître ton histoire, déclara le Griffon.

— Je vais la lui raconter, dit la Tortue-Raie d'une voix caverneuse. Asseyez-vous et ne parlez pas avant que j'en aie terminé.

Ils s'assirent donc et le silence se fit pendant plusieurs minutes, durant lesquelles Alice se demanda comment la Tortue-Raie pourrait jamais en avoir terminé si elle ne commençait pas. Toutefois elle accepta de patienter.

— Jadis, démarra enfin la Tortue-Raie dans un profond soupir, j'étais une Tortue heureuse.

Là il y eut de nouveau un long silence, uniquement interrompu par les ululements du Griffon et les sanglots abondants de la Tortue-Raie. Pour un peu, Alice se serait levée et les aurait remerciés pour cette édifiante histoire mais, restant persuadée qu'il y avait autre chose, elle se tint tranquille.

— Lorsque nous étions enfants, reprit finalement la Tortue-Raie d'une voix plus posée mais encore entremêlée de sanglots, nous allions à l'école dans la mer. Notre professeur était une vieille tortue, que nous appelions Maître...

— Pourquoi est-ce que vous l'appeliez Maître si c'était une Tortue ? intervint Alice.

— Nous l'appelions Maître parce qu'elle faisait un mètre. Quelle question ! rétorqua la Tortue-Raie.

— Tu devrais avoir honte de poser une pareille question, remarqua le Griffon.

Tous deux la considéraient d'un œil si réprobateur qu'elle ne savait plus où se mettre. À la fin, le Griffon s'exclama :

— Continue, ma vieille ! On ne va pas y passer la nuit !

Et la Tortue-Raie poursuivit :

— Oui, nous allions à l'école dans la mer, que tu le croies ou non...

— Je n'ai jamais dit que je ne vous croyais pas ! s'insurgea Alice.

— Si, tu l'as dit !

— Silence ! ordonna le Griffon avant même qu'Alice n'ait pu riposter.

— Nous avons reçu une très bonne éducation, enchaîna la Tortue-Raie. Nous allions à l'école tous les jours...

— Et alors ? fit Alice. Moi aussi. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

— Et des options ? Tu as des options ? s'inquiéta la Tortue-Raie.

— Ben oui : l'anglais et la musique.

— Et la lessive ?

— Ça non !

— Ah, tu vois ! Ton école n'est pas une vraie école, triompha la Tortue-Raie. Alors que, dans la nôtre, on avait anglais, musique et lessive en option !

— La lessive, ça ne sert pas à grand chose sous l'eau, nota Alice.

— De toute façon, je n'avais pas les moyens de suivre les options, soupira la Tortue-Raie. Je devais me contenter du tronc commun.

— C'était quoi ?

— Eh bien, naturellement, en y apprenait à luire et à écrouir. Et puis aussi à compter : admission, distraction, mochification, dérision...

— C'est quoi, la mochification ?

Le Griffon leva les bras au ciel.

— Comment ! Tu ne sais pas ce qu'est la mochification ? s'écria-t-il. Pourtant, tu sais au moins ce que veut dire « moche » ?

— Euh... oui. C'est le contraire de joli, non ?

— Alors si tu sais ça, il faut vraiment que tu sois bête pour ne pas deviner ce qu'est la mochification.

N'ayant pas du tout envie de s'engager plus avant dans cette voie, la fillette préféra s'adresser à la Tortue-Raie.

— Qu'est-ce que vous appreniez encore ?

— Eh bien, l'hystérie, indiqua la Tortue-Raie en comptant sur ses pattes. L'hystérie ancienne et contemporaine, ainsi que la zélographie. Nous avons également des cours de destin, une fois par semaine. Le professeur de destin était un vieux congre qui nous enseignait l'aquarium et le fusil.

— Vous pouvez me montrer ?

— Je n'ai jamais été très bonne. Et le Griffon, lui, n'y assistait pas.

— Je n'avais pas le temps, plaida le Griffon. J'allais aux cours de lèpre classique. Le prof était un vieux crabe.

— Je ne suis jamais allée à ses cours, gémit la Tortue-Raie. Il enseignait le lapin et le greffe, paraît-il.

— Hé oui, fit le Griffon.

Et les deux créatures enfouirent leur tête dans leurs pattes.

— Et vous aviez combien d'heures de cours par jour ? les interrogea Alice, s'efforçant de détourner la conversation.

— Dix heures le premier jour, neuf le deuxième, et ainsi de suite, précisa la Tortue-Raie.

- Quel drôle d'emploi du temps ! s'étonna Alice.
- Si on appelle ça des cours, c'est bien parce qu'ils raccourcissent, expliqua le Griffon.
Alice réfléchit un moment à cette notion qui lui était nouvelle, puis observa :
- Mais alors, le onzième jour, il n'y avait pas d'école ?
- Évidemment, agréa la Tortue-Raie.
- Et le douzième ?
- Assez parlé d'école, coupa résolument le Griffon. Parlons plutôt des récréations.

CHAPITRE X

LA DANSE DES HOMARDS

La Tortue-Raie poussa un soupir déchirant et s'essuya les yeux d'un revers de patte. Elle regarda Alice en essayant de dire quelque chose mais sa voix s'étrangla.

— C'est comme si elle avait une arête dans la gorge, remarqua le Griffon en la secouant et en lui donnant de grandes tapes dans le dos.

À la fin, la Tortue-Raie retrouva la parole et, pleurant à chaudes larmes, elle reprit :

— Peut-être que tu n'as pas vécu beaucoup dans la mer...

— Non, reconnut Alice.

— ...et qu'on ne t'a même jamais présentée à un homard.

— J'en ai goûté une fois, faillit répondre Alice mais, se retenant à temps, elle se contenta d'un « Non, jamais ».

— Alors tu n'as pas idée de ce qu'est la Danse des Homards ?

— Pas la moindre. Comment est-ce que ça se danse ?

— Eh bien, expliqua le Griffon, on commence par se mettre en ligne sur la plage...

— En deux lignes ! s'écria la Tortue-Raie. Les phoques, les tortues, les saumons, et ainsi de suite. Puis une fois qu'on a nettoyé la plage de toutes les méduses...

— Ce qui demande toujours un certain temps, précisa le Griffon.

— ...on avance de deux pas...

— Avec un homard comme cavalier !

— Bien sûr : avancez de deux pas, embrassez vos cavalières... changez de cavalière et revenez en arrière !

— Puis on largue...

— Les z'homards ! s'exclama le Griffon en sautant en l'air.

— ...le plus loin qu'on peut...

— On les suit dans l'eau !

— On fait la culbute ! gesticula la Tortue-Raie.

— Reprenez vos cavalières ! hurla le Griffon.

— Ensuite revenez à terre... Voilà pour la première figure, conclut la Tortue-Raie en baissant soudain le ton.

Sur ce, les deux créatures, qui n'avaient pas arrêté de se démener pendant plusieurs minutes, se rassirent et tournèrent un regard morne vers Alice.

— Ce doit être une très belle danse, murmura celle-ci.

— Est-ce que tu voudrais voir à quoi ça ressemble ? proposa la Tortue-Raie.

— Oh oui !

— Eh bien, essayons la première figure, suggéra la Tortue-Raie au Griffon. On peut très bien le faire sans homards. Qui est-ce qui va chanter ?

— Toi, dit le Griffon. Moi, j'ai oublié les paroles.

Et tous deux se mirent à danser solennellement autour d'Alice, lui marchant sur les pieds à l'occasion et marquant le rythme avec leurs pattes antérieures, cependant que la Tortue-Raie chantait lentement cette mélodie :

Nous n'irons plus danser, les homards sont partis.
Qui aurait pu penser que la fête est finie ?

Entrez dans la danse, suivez la cadence.
Sautez, dansez, embrassez qui vous pourrez.

L'ablette que voilà, la laissons-nous danser ?
Et les poissons là-bas, les laissons-nous paner ?
Non, chacun à son tour ira les embrasser.
Et si le hareng sort, faudra pas le laisser.

Entrez dans la danse, suivez la cadence.
Sautez, dansez, embrassez qui vous pourrez.

Nous n'irons plus danser, les homards sont partis.
Qui aurait pu penser que la fête est finie ?
Mais nous dans'rons encore, nous avons tout le temps.
Et faute de homards, nous prendrons des merlans.

Entrez dans la danse, suivez la cadence.
Sautez, dansez, embrassez qui vous pourrez.

— Bravo, c'est une danse très intéressante, les remercia Alice, soulagée de voir le spectacle enfin terminé. Et je suis bien contente que les merlans soient arrivés à temps pour remplacer les homards.

— Ah, parce que tu connais les merlans ? demanda la Tortue-Raie.

— Bien sûr, j'en ai souvent vu à déj...

Alice eut le réflexe de ne pas achever sa phrase.

— J'ignore où se trouve Dège, mais si tu as rencontré des merlans aussi souvent que tu le prétends, alors tu dois pouvoir me les décrire sans peine, n'est-ce pas ?

— Il me semble, réfléchit Alice. Ils ont la queue dans la bouche et sont tout recouverts de farine.

— Sottises ! La farine serait balayée par les vagues. Par contre, ils ont effectivement la queue dans la bouche. Et le pourquoi de la chose, c'est que...

À ce moment-là, la Tortue-Raie bailla et ferma les yeux.

— Tiens, explique-lui, toi, dit-elle au Griffon.

— Eh bien, indiqua ce dernier, c'est parce que les merlans ont voulu remplacer les homards pour la danse. Alors ils se sont fait jeter à la mer, et ils sont tombés si loin qu'ils se sont pris la queue dans la bouche et n'ont pas réussi à la ressortir. Voilà.

— Merci, dit Alice. C'est passionnant. Jamais je n'avais entendu autant de choses sur les merlans.

— Je peux t'en apprendre bien davantage, ajouta le Griffon. D'abord, est-ce que tu sais pourquoi ça s'appelle des merlans ?

— Non, je ne me suis jamais posé la question.

— Eh bien, c'est parce qu'ils ressemblent à des merles, déclara-t-il sentencieusement.

— À des merles ? répéta la fillette, perplexe.

— Mais oui ! De quelle couleur sont les merles, à ton avis ?

— Ben... ils sont noirs, répondit Alice après un instant d'hésitation.

— Exactement ! Et les merlans sont aussi blancs que les merles sont noirs, conclut gravement le Griffon.

— Ça alors ! fit Alice épatée. Je suis enchantée d'avoir appris ça.

— C'est normal, observa la Tortue-Raie. N'as-tu pas entendu parler de l'enchanteur Merlan ?

— Vous voulez dire l'enchanteur Merlin, corrigea Alice.

— Je dis ce que je veux ! rétorqua la créature, vexée.

— Narre-nous donc tes aventures, intervint le Griffon.

— Je vais vous raconter ce qui m'est arrivé depuis ce matin, murmura Alice d'un ton mal assuré. Ça n'est pas la peine de remonter jusqu'à hier, puisque j'étais une autre personne.

— Explique-nous ça, enjoignit la Tortue-Raie.

— Non, non, non ! Les aventures avant tout, décréta impatiemment le Griffon. Les explications, c'est du temps perdu.

Alors Alice se mit à énumérer les péripéties qu'elle avait vécues depuis sa première rencontre avec le Lapin Blanc. Au début, elle était légèrement mal à l'aise du fait de la présence pressante, de part et d'autre, des deux créatures, la bouche et les yeux grands ouverts, mais elle prit de l'assurance au fil de son récit. Son auditoire l'écouta sans piper mot jusqu'à l'épisode de la fable qu'elle avait récitée de travers au Ver à soie. Là, la Tortue-Raie poussa un profond soupir et commenta :

— C'est vraiment très bizarre.

— Tout ce qu'il y a de bizarre, approuva le Griffon.

— La fable tout de travers ! répéta la Tortue-Raie, pensive. J'aimerais bien qu'elle essaie d'en réciter une autre devant nous. Demande-lui, toi.

Ce disant, elle s'adressait au Griffon comme si elle estimait qu'il avait une quelconque influence sur la fillette.

— Lève-toi et récite « Le Renard et la Cigogne », ordonna le Griffon.

— Cette manie qu'ils ont tous de me faire réciter mes leçons, songea Alice. On se croirait à l'école.

Néanmoins, elle consentit à se lever et à réciter la fable. Mais, encore obnubilée par la Danse des Homards, elle débita la récitation mécaniquement, si bien que le résultat fut le suivant :

Compère le Homard fut mis au four en grès
Et servi à dîner à Commère Cigogne.
Rouge de confusion et les yeux pas très frais,
Le Homard se plaignit sans la moindre vergogne.
« Vous m'avez fait trop cuire ; il y a trop de piment. »
Le mets, il faut le dire, était assaisonné ;
Les orteils du Homard par le nez retournés
Et ses poils cramoisis comme par enchantement.

— Ce n'est pas ce que je récitais quand j'étais petit, remarqua le Griffon.

— Moi, fit la Tortue-Raie, je n'avais jamais entendu ça, mais ça me fait l'effet d'un charabia indescriptible.

Alice resta muette. Assise le visage caché dans les mains, elle se demandait si les choses finiraient par s'arranger un jour.

— J'aimerais qu'on m'explique, pria la Tortue-Raie.

— Elle est incapable d'expliquer quoi que ce soit, s'empressa d'affirmer le Griffon. Récite-nous la deuxième strophe.

— Mais cette histoire d'orteils ? insista la Tortue-Raie. Comment le Homard a-t-il pu les retourner avec son nez ?

— C'est le premier pas de la danse, hasarda Alice.

En fait, complètement désorientée, elle avait hâte de parler d'autre chose.

— Récite-nous la deuxième strophe, réitéra le Griffon. « Pour se venger... »

N'osant désobéir, et bien que certaine du résultat, Alice enchaîna d'une voix tremblotante :

Pour se venger de cette infâme étourderie,
Le Homard empêcha que Cigogne le prit.
« Vous n'aurez, lui dit-il, pour tout repas ici
Qu'un peu de brouet clair avec du pain de mie. »
Et l'oiseau dut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un Homard qu'une Moule aurait pris.
La morale du conte, à ce que l'on raconte...

— À quoi bon réciter tout ce boniment si tu ne l'expliques pas au fur et à mesure ? la coupa la Tortue-Raie. C'est le discours le plus incompréhensible qu'il m'ait été donné d'entendre !

— En effet, je crois qu'il vaut mieux en rester là, décida le Griffon, à la grande joie d'Alice. Et si nous essayions une autre figure de la Danse des Homards ? À moins que tu ne préfères que la Tortue-Raie nous chante quelque chose ?

— Oh oui, une chanson, s'il vous plaît ! s'écria Alice avec un tel enthousiasme que le Griffon parut froissée.

— Peuh ! fit-il. Chacun ses goûts ! Chante-lui donc « Il était une petite Tortue ».

Après un profond soupir, la Tortue-Raie entonna, la voix entrecoupée de sanglots :

Il était une petite Tortue-Raie (bis)
Qui n'avait ja, ja, jamais voyagé (bis), ohé, ohé !

Elle entreprit un long voyage (bis)
Dans la mer Mé, Mé, Méditerranée (bis), ohé, ohé !

Au bout de cinq à six semaines (bis)
Elle rencontra, tra, tra, un chalutier (bis), ohé, ohé !

On tira z'à la courte paille (bis)
Pour savoir qui, qui, qui la mangerait (bis), ohé, ohé !

L'un voulait qu'on la mit à frire (bis)
L'autre voulait la, la, la fricasser (bis), ohé, ohé !

Pendant ce temps, un grand miracle (bis)
Par le vent fut, fut, fut réalisé (bis), ohé, ohé !

Des p'tits poissons dans le navire (bis)
Sautèrent bien, bien, bientôt par milliers (bis), ohé, ohé !

On les prit, on les mit à frire (bis)
Et la Tortue, tue, tue-Raie fut sauvée (bis), ohé, ohé !

— Reprenez tous en chœur ! s'exclama le Griffon.

Mais comme la Tortue-Raie reprenait, quelqu'un annonça dans le lointain :

— L'audience est ouverte !

— Suis-moi ! commanda le Griffon.

Et, prenant la fillette par la main, il l'entraîna sans attendre la fin de la chanson.

— Quelle audience ? questionna Alice en haletant.

— Suis-moi ! se borna à répondre le Griffon en pressant le pas, tandis que derrière eux les paroles mélancoliques se dissipaient dans la brise :

Il était une petite Tortue-Raie,
Il était une petite Tortue-Raie...

CHAPITRE XI

L'AFFAIRE DES FOURRÉS DE LA REINE

À l'arrivée d'Alice et du Griffon, le Roi et la Reine de Cœur trônaient au milieu d'une foule immense, composée de toutes sortes de petits animaux, ainsi que du jeu de cartes au grand complet. Devant les souverains se tenait le Valet de Cœur, enchaîné et encadré de deux gardes. Aux côtés du Roi se trouvait le Lapin Blanc, une trompette dans une main et un rouleau de parchemin dans l'autre. Sur une table, en plein milieu de la salle d'audience, était posé un plateau de tartelettes fourrées si appétissantes qu'Alice en eut l'eau à la bouche.

— Si seulement le procès était déjà fini, songea-t-elle, que l'on puisse goûter à ce buffet garni.

Mais comme il ne semblait pas en être question, elle fit le tour de la salle des yeux, histoire de passer le temps. C'était la première fois qu'Alice venait dans un tribunal mais, en ayant déjà entendu parler dans les livres, elle fut ravie de pouvoir mettre un nom sur pratiquement tout ce qu'elle voyait.

— Celui-là, avec une grande perruque, c'est le juge, se dit-elle.

Le juge, soit dit en passant, n'était autre que le Roi. Comme il portait sa couronne par-dessus sa perruque (voir l'illustration), il n'avait pas l'air dans son assiette, ce qui n'était pas très digne de lui.

— Ça, c'est le jury, poursuivit Alice, et ces douze bestioles, ce sont les jurés.

Elle répéta ces deux mots plusieurs fois avec une certaine fierté, consciente – à juste titre d'ailleurs – que peu de fillettes de son âge en connaissaient la signification. Les douze jurés étaient tous occupés à griffonner activement sur leurs ardoises.

— Qu'est-ce qu'ils écrivent ? demanda Alice à l'oreille du Griffon. Il n'y a encore rien à noter, puisque le procès n'est pas commencé.

— Ils écrivent leur nom, murmura le Griffon, de peur de l'oublier d'ici la fin de l'audience.

— Ce qu'ils sont bêtes ! tonitrua Alice, excédée.

Mais elle se tut aussitôt lorsque le Lapin Blanc s'écria :

— Silence ! Ou je fais évacuer la salle !

Le Roi, pour sa part, chaussa ses besicles et scruta anxieusement la salle en cherchant qui avait pris la parole. En regardant par-dessus l'épaule des jurés, Alice vit qu'ils inscrivait « Ce qu'ils sont bêtes ! » sur leurs ardoises. Du reste, l'un d'entre eux ne savait même pas comment orthographier « bêtes » et copiait sur son voisin.

— Ils vont en avoir un gribouillis d'ici la fin, pensa-t-elle.

L'un des jurés avait un crayon qui grinçait et, naturellement, Alice ne put le supporter. Aussi se glissa-t-elle derrière lui pour lui subtiliser l'instrument à la première occasion. Elle le fit si prestement que le pauvre animal (c'était Émile, le Léopard) ne comprit pas ce qui lui arrivait. Après avoir fureté un moment à la recherche de son crayon d'ardoise, il en fut réduit à écrire avec son doigt pour le restant de la journée, ce qui n'était pas très efficace, il faut bien le dire.

— Greffier, veuillez lire l'acte d'accusation, déclara le Roi.

Alors le Lapin Blanc donna trois coups de trompette et, déroulant son parchemin, il lut à haute voix :

La Reine de Cœur ayant fait des tartelettes,
Le Valet de Cœur fredonna cette chansonnette :
Tartelettes, jolies tartelettes,
Tartelettes, je vous volerai.

— Prononcez le verdict, intima le Roi à l'adresse du jury.

— Pas tout de suite, Votre Majesté ! s'interposa précipitamment le Lapin. Nous n'en sommes pas encore là, loin s'en faut.

— Faites entrer le premier témoin ! commanda le Roi.

Après trois nouveaux coups de trompette, le Greffier annonça :

— Premier témoin !

Le premier à témoigner était le Chapelier. Il se présenta à la barre porteur d'une tasse de thé et d'une tartine beurrée.

— Je vous demande pardon, Votre Majesté, plaida-t-il. Je n'avais pas fini mon thé quand on m'a convoqué.

— Vous auriez dû avoir fini. Quand avez-vous commencé ?

Le Chapelier interrogea du regard le Lièvre de Mars qui était entré sur ses talons, bras dessus bras dessous avec le Loir.

— Il me semble que c'était le 14 mars, avança-t-il.

— Le 15 ! enchérit le Lièvre.

— Le 16 ! renchérit le Loir.

— Prenez note ! enjoignit le Roi aux jurés, lesquels s'empressèrent d'aligner les trois dates sur leurs ardoises, puis de les additionner en exprimant la somme en francs et en centimes.

— Ôtez votre chapeau ! ordonna le Roi au témoin.

— Ce n'est pas mon chapeau.

— Il l'a volé ! s'exclama le Roi en se tournant vers les jurés, qui consignèrent illico le fait sur leurs tablettes.

— J'ai ces chapeaux en stock, expliqua le Chapelier. Ils ne sont pas à moi. Mon métier consiste à les vendre.

À ces mots, la Reine mit ses lunettes et considéra avec insistance le Chapelier, qui commença à blêmir et à s'agiter.

— Veuillez poursuivre ! le somma le Roi. Et restez calme, ou bien je vous fais exécuter sur-le-champ.

Ces paroles n'eurent pas l'air de rasséréner le témoin. Bien au contraire, il n'arrêtait pas de danser d'un pied sur l'autre, regardant la Reine en coin et, dans sa panique, il croqua un morceau de sa tasse au lieu de mordre dans sa tartine.

C'est alors qu'Alice ressentit une impression très bizarre, qu'elle mit un certain temps à s'expliquer. En fait, elle s'aperçut qu'elle recommençait à grandir. Elle pensa d'abord se lever et quitter le tribunal mais, à la réflexion, elle décida de rester tant qu'il y aurait assez de place.

— Si vous pouviez vous abstenir de m'écraser, se plaignit le Loir assis à côté d'elle. Vous m'étouffez presque...

— Je n'y peux rien, dit Alice timidement. Je grandis.

— Vous n'avez pas le droit de grandir ici.

— Ne dites donc pas de sottises ! répliqua Alice avec plus de hardiesse. Tout le monde grandit, et vous aussi.

— Oui mais moi, je grandis à une allure raisonnable. Pas de cette façon grotesque.

Et, faisant la moue, le Loir alla se réfugier à l'autre bout de la salle. Cependant, la Reine n'avait cessé de fixer le Chapelier et, tandis que le Loir changeait de place, elle ordonna à un huissier de lui apporter la liste des invités à la réception, ce qui déclencha un tel tremblement chez le malheureux témoin qu'il en perdit ses chaussures.

— Poursuivez votre déposition ! répéta le Roi avec irritation. Ou bien, calme ou pas calme, je vous fais exécuter.

— Je suis un pauvre homme, Votre Majesté, bégaya le Chapelier. Je n'avais pas entamé mon thé – il n'y a guère plus d'une semaine – et voilà que les tartines s'amincissent et que le thé scintille...

— Plaît-il ? fit le Roi.

— Tout commence par un thé, voyez-vous...

— Évidemment que tout commence par un T ! rétorqua le Roi vertement. Il ne faudrait pas me prendre pour un imbécile. Continuez !

— Je suis un pauvre homme, reprit le Chapelier. Et à partir de là, un tas de choses se sont mises à scintiller – même que le Lièvre de Mars a dit...

— C'est faux ! protesta aussitôt le Lièvre.

— C'est vrai ! s'obstina le Chapelier.

— J'apporte un démenti formel ! persista le Lièvre.

— Il apporte un démenti formel, constata le Roi. Veuillez rayer ce passage du procès-verbal.

— Eh bien, en tout cas, le Loir a dit... poursuivit le Chapelier. (Il jeta un coup d'œil angoissé vers le Loir pour voir s'il le contredirait aussi. Mais ce dernier n'en fit rien, étant donné qu'il dormait à poings fermés.) Alors je me suis coupé une autre tartine...

— Mais qu'est-ce que le Loir a dit ? s'enquit l'un des jurés.

— Je ne m'en souviens pas.

— Il faut vous en souvenir, observa le Roi, ou bien je vous fais exécuter.

À ces mots, l'infortuné Chapelier lâcha sa tasse et sa tartine et, tombant à genoux, il gémit :

— Je suis un pauvre homme, Votre Majesté...

— Vous êtes un bien pauvre orateur, ironisa le Roi.

Ce à quoi l'un des cochons-dindes répondit par une ovation, qui fut immédiatement étouffée par le service d'ordre. (Le mot « étouffer » étant un peu fort, il convient de l'explicitier : en fait, les huissiers mirent le cochon-dinde la tête la première dans un sac à pommes de terre et s'assirent par-dessus.)

— Je suis bien contente d'avoir assisté à ça, se dit Alice. J'avais souvent entendu dire : « À la lecture du verdict, il y a eu quelques tentatives de manifestation, immédiatement étouffées par le service d'ordre » et je n'avais jamais compris ce que cela voulait dire.

— Si vous ne savez rien d'autre, vous pouvez descendre, ajouta le Roi.

— Je ne peux pas descendre plus bas : je suis déjà par terre.

— Dans ce cas, vous pouvez vous asseoir.

(Ovation de l'autre cochon-dinde, étouffée à son tour.)

— Plus de cochons-dindes, remarqua Alice. On va enfin avoir la paix.

— Je préférerais finir mon thé, déclara le Chapelier, tout en regardant avec effarement la Reine éplucher la liste des invités.

— Vous pouvez disposer, indiqua le Roi.

Et le Chapelier gagna précipitamment la sortie, sans même prendre le temps de remettre ses chaussures.

— Et qu'on l'emmène à l'échafaud ! commanda la Reine.

Mais avant que le service d'ordre ne puisse rattraper le Chapelier, celui-ci avait disparu.

— Témoin suivant ! proclama le Roi.

Le témoin suivant était la cuisinière de la Duchesse. Elle avait sa poivrière à la main et Alice put deviner son identité à la vague d'éternuements qui précéda son entrée dans la salle.

— Dites ce que vous avez à dire, lui notifia le Roi.

— Non ! fit la cuisinière.

Le Roi adressa un regard inquiet au Lapin blanc, lequel chuchota en retour :

— Votre Majesté doit absolument procéder à un contre-interrogatoire du témoin.

— Puisqu'il le faut, se résigna le Roi.

Alors, croisant les bras et fronçant les sourcils, il demanda, le ton grave :

— Quels ingrédients entrent dans la composition des tartelettes ?

— Principalement du poivre, répondit la cuisinière.

— De la mélasse, intervint une voix endormie derrière elle.

— Qu'on arrête ce Loir ! éructa la Reine. Qu'on le décapite ! Qu'on l'expulse ! Qu'on l'étouffe ! Qu'on le pince ! Qu'on l'émoustache !

Pendant plusieurs minutes, le tribunal connut la confusion la plus totale tandis que l'on s'efforçait de sortir le Loir. Lorsque le calme fut revenu, la cuisinière s'était éclipsée.

— Bon débarras ! dit le Roi, visiblement soulagé. Témoin suivant !

Puis il glissa à l'oreille de la Reine :

— Franchement, ma chère, il faudrait que vous interrogiez le témoin suivant. Moi, ça me donne mal à la tête.

Alice regarda le Lapin Blanc se dépatouiller avec sa liste, curieuse de savoir qui allait être appelé à la barre.

— ...vu qu'on n'a pas appris grand-chose pour l'instant, pensa-t-elle.

Imaginez donc quelle fut sa surprise d'entendre le Lapin claironner, de sa petite voix aiguë :

— Alice !

CHAPITRE XII

ALICE À LA BARRE

— Présente ! répondit Alice.

Mais dans le feu de l'action, elle oublia combien elle avait grandi au cours des dernières minutes et elle se dressa si brusquement qu'elle renversa le banc du jury avec sa robe, projetant les jurés dans l'assistance, où ils se débattirent à la manière des poissons rouges dont elle avait fait tomber le bocal la semaine précédente.

— Oh, pardon ! s'excusa-t-elle, navrée.

Et elle se dépêcha de ramasser les jurés un par un car, se rappelant l'accident des poissons rouges, elle pensait confusément qu'ils risquaient de mourir si elle ne les replaçait pas tout de suite sur leur banc.

— L'audience ne reprendra que lorsque tous les jurés auront regagné leur place. J'ai bien dit tous ! déclara le Roi en foudroyant Alice du regard.

La fillette s'aperçut alors que, dans sa hâte, elle avait remis le Lézard cul par-dessus tête et que la pauvre bête gigotait impuissante. Alice répara aussitôt sa bévue.

— Non pas que ça change quoi que ce soit, se dit-elle. De toute façon, ce procès n'a ni queue ni tête.

Une fois que les jurés eurent recouvré leurs esprits, ainsi que leurs crayons et leurs ardoises, tous se remirent dare-dare au travail pour prendre note de l'incident. Tous, sauf le Lézard, bien trop ébranlé pour faire autre chose que rester à bayer aux corneilles.

— Que savez-vous de l'affaire ? demanda le Roi à Alice.

— Rien, fit-elle.

— Rien du tout ? insista-t-il.

— Rien du tout.

— Voilà qui est fort important, indiqua le Roi aux jurés.

Comme ceux-ci s'apprêtaient à consigner la remarque du souverain, le Lapin Blanc intervint.

— Votre Majesté veut dire que c'est sans importance, naturellement, avança-t-il très respectueusement, quoique fronçant les sourcils et faisant des grimaces en parlant.

— Naturellement, c'est ce que je voulais dire, se reprit promptement le Roi.

Puis il se mit à marmonner :

— Fort important — Sans importance — Fort important — Sans importance... comme s'il cherchait ce qui sonnait le mieux.

Certains jurés inscrivirent « fort important » et d'autres « sans importance », ainsi qu'Alice put le lire sur leur ardoise.

— Mais ça n'a pas d'importance, songea-t-elle.

À cet instant, le Roi, qui depuis quelques minutes griffonnait dans un carnet, réclama le silence et annonça :

— Article 42 : Toute personne mesurant plus d'un kilomètre doit quitter la salle.

Tous les regards convergèrent vers Alice.

— Je ne mesure pas un kilomètre ! protesta-t-elle.

— Si, dit le Roi.

— Près de trois kilomètres, ajouta la Reine.

— De toute manière, je ne m'en irai pas, affirma la fillette. Et puis, ce n'est pas une vraie loi : vous venez de l'inventer.

— C'est la loi la plus ancienne du Code, assura le Roi.

— Alors ce devrait être l'Article 1.

Le Roi pâlit et referma brutalement son calepin.

— Prononcez votre verdict ! signifia-t-il aux jurés.

— Il reste encore une pièce à conviction, si Votre Majesté le permet, s'empressa de faire remarquer le Lapin Blanc. On vient de mettre la main sur cette lettre.

— Que contient-elle ? s'informa la Reine.

— Je ne l'ai pas encore ouverte, mais il semble qu'il s'agisse d'une lettre écrite par l'accusé à... à quelqu'un.

— Forcément, observa le Roi ; à moins qu'il ne l'ait écrite à personne, ce qui serait peu commun.

— À qui est-elle adressée ? questionna l'un des jurés.

— Elle n'est pas adressée, répondit le Lapin. Je veux dire qu'il n'y a rien de mentionné sur l'enveloppe. (Ce disant, il décacheta la missive.) En fait, ce n'est pas une lettre, mais un poème.

— Est-il de la main de l'accusé ? voulut savoir un autre juré.

— Non, et c'est bien là le plus étrange.

(Les jurés parurent perplexes.)

— Il a dû imiter l'écriture de quelqu'un d'autre, suggéra le Roi.

(Le visage des jurés s'illumina aussitôt.)

— Votre Majesté, geignit le Valet, je n'ai pas écrit ça et personne ne peut prouver le contraire, puisqu'il n'y a pas de signature.

— Raison de plus ! s'exclama le Roi. Le fait que vous n'avez pas signé ne fait qu'aggraver votre cas. Vous aviez sans nul doute de mauvais desseins, sinon vous auriez apposé votre signature comme tout honnête homme digne de ce nom.

Cette répartie suscita un tonnerre d'applaudissements ; il est vrai que c'étaient les premières paroles sensées prononcées par le Roi.

— Voilà bien entendu qui prouve sa culpabilité, décréta la Reine. À l'éch...

— Ça ne prouve rien du tout ! s'insurgea Alice. D'ailleurs, on ne sait même pas de quoi ça parle.

— Veuillez nous en donner lecture, ordonna le Roi.

Le Lapin Blanc mit ses lorgnons et demanda :

— Où dois-je commencer, votre Majesté ?

— Commencez au début et arrêtez-vous à la fin, répondit très sérieusement le monarque.

Un silence de mort se fit dans la salle tandis que le Lapin lisait ce poème :

S'asseoir ranime l'espérance.
Assis sur ces rochers âgés,
Je suis les vagues qui s'avancent ;
Pourtant je ne sais pas nager.

De noyés l'océan s'abreuve ;
Cela, nous en avons la preuve.
Si jamais elle ne vient pas,
Que va-t-il advenir de moi ?

Si j'ai pu lui en donner un,
En acceptera-t-elle d'autres ?
Tout sera rendu à la fin
Et les miens deviendront les nôtres.

Voilà que monte la marée
Qui s'en va éteindre ma flamme
Et au loin emporter mon âme
Telle une huître de Camaret.

Juste avant que mon corps ne sombre,
Je devine qu'elle est d'une ombre
Qui soudain sur mon front se pose,
La vague et silencieuse cause.

Descends-tu pour me dévoiler
L'immonde et indigne mystère ?
Ce secret que tu ne peux taire
Sous peine de m'écarteler ?

— C'est l'élément le plus important dont nous ayons eu connaissance, sanctionna le Roi en se frottant les mains. Vous pouvez prononcer votre verd...

— Je veux bien être pendue, l'interrompt Alice (qui avait tellement grandi qu'il ne l'impressionnait plus), si quelqu'un peut m'expliquer ce charabia. Ça ne veut strictement rien dire.

Les jurés écrivirent comme un seul homme : « Elle veut bien être pendue » mais pas un ne se préoccupa de la signification du poème.

— Si ça ne veut rien dire, cela va nous faire gagner du temps, trancha le Roi. Et pourtant, qui sait... (Il examina le texte en fermant un œil.) On dirait qu'il y a un semblant de sens... Tenez : « je ne sais pas nager »... Vous ne savez pas nager, n'est-ce pas ? demanda-t-il au Valet.

— Est-ce que j'en ai l'air ? se lamenta l'autre en secouant la tête. (Effectivement, il n'en avait pas l'air, étant entièrement constitué de carton.)

— Eh bien, jusqu'ici tout concorde. Voyons la suite... « Cela, nous en avons la preuve »... Il s'agit des jurés, bien sûr... « Si jamais elle ne vient pas »... Ce doit être la Reine... « Que va-t-il advenir de moi ? » ...Bonne question... « J'ai pu lui en donner un »... Voilà ce qu'il a fait des fourrés !

— Mais ça dit encore « Tout sera rendu à la fin », souligna Alice.

— Eh bien, ne sont-ils pas là ? triompha le Roi en montrant les fourrés sur la table. C'est clair comme de l'eau de roche. Et ça : « Je devine qu'elle est d'une ombre »... Vous n'êtes pas d'une ombre, ma chère, n'est-ce pas ? dit-il à la Reine.

— Certainement pas ! vociféra celle-ci en jetant un encrier à la tête du Léopard. (Le pauvre Émile avait renoncé à écrire avec son doigt en constatant le peu d'efficacité du procédé, mais il se remit à l'ouvrage en utilisant l'encre qui lui dégoulinait de la face.)

— Dans ce cas, cela ne vous concerne pas, puisque vous n'êtes pas du nombre, conclut le Roi avec un sourire béat.

Nul ne broncha dans la salle.

— C'est un calembour ! tonna le souverain, déclenchant l'hilarité générale. À présent, prononcez votre verdict, répéta-t-il pour la mille et unième fois.

— Non, non, non, coupa la Reine. La sentence d'abord, le verdict après.

— C'est idiot ! hurla Alice. On n'a pas idée de mettre la sentence en premier.

— Tais-toi ! rugit la Reine, cramoisie.

— Zut !

— À l'échafaud ! s'égosilla la Reine.

Personne ne réagit.

— Pour qui est-ce que vous vous prenez ? s'écria Alice (qui avait retrouvé sa taille normale). Après tout, vous n'êtes qu'un jeu de cartes.

À ces mots, toutes les cartes se dressèrent et se ruèrent sur la fillette qui lâcha un petit cri, à la fois de peur et de rage, et essaya de les repousser. C'est ainsi qu'elle se réveilla couchée sur le talus, la tête posée sur les genoux de sa sœur, laquelle écartait doucement quelques feuilles mortes sur son visage.

— Réveille-toi, Alice chérie ! lui susurrerait sa sœur. Comme tu as dormi longtemps !

— J'ai fait un drôle de rêve, dit Alice.

Et elle relata à sa sœur, dans la mesure de ses souvenirs, les Aventures qui viennent de vous être narrées. Lorsqu'elle eut terminé, sa sœur l'embrassa puis remarqua :

— Quel drôle de rêve en effet, mais maintenant tu ferais mieux de te dépêcher, sinon tu vas être en retard pour le goûter.

Alors Alice partit en courant et, chemin faisant, elle songea combien ce rêve avait été merveilleux.

* * * * *

Cependant, dès que la sœur d'Alice se retrouva seule, la tête entre les mains, à contempler le soleil déclinant et à repenser aux Aventures fantastiques de la fillette, elle aussi se mit à rêver et voici ce qu'elle rêva :

D'abord, elle vit Alice en personne, qui la regardait, ses yeux pétillants, ses petites mains posées sur ses genoux. Elle perçut les sonorités de sa voix tandis qu'Alice rejetait en arrière d'un coup de tête la mèche de cheveux qui n'arrêtait pas de lui tomber sur les yeux. Et soudain, le décor sembla s'animer autour d'elle et se peupler des personnages qu'Alice avait côtoyés en rêve.

Elle entendit le bruissement de l'herbe au passage du Lapin Blanc et le clapotis provoqué dans la mare par la Souris apeurée. Elle entendit les tasses s'entrechoquer lors du goûter sans fin chez le Lièvre de Mars et la voix criarde de la Reine condamner à mort ses pauvres invités. Elle entendit les éternuements du porcelet sur les genoux de la Duchesse et le fracas de la porcelaine dans sa cuisine. Elle entendit les ululements du Griffon, le crissement du crayon d'ardoise du Léopard et le couinement des cochons-dindes qu'on étouffe, tout cela entrecoupé dans le lointain par les sanglots de l'infortunée Tortue-Raie.

Et elle resta ainsi, paupières baissées, s'imaginant au Pays des Merveilles, tout en sachant qu'elle n'aurait qu'à ouvrir les yeux pour retrouver la morne réalité de tous les jours : le bruissement de l'herbe serait dû au vent et le clapotis de la mare au va-et-vient des roseaux, le tintement des tasses proviendrait des clochettes des moutons et les cris stridents de la Reine seraient ceux du berger... et les éternuements du bébé, les ululements du Griffon, tous ces bruits bizarres, elle savait bien qu'ils se fondraient dans le brouhaha de la basse-cour grouillante d'activité, le beuglement des vaches dans les champs se substituant aux cris déchirants de la Tortue-Raie.

Puis elle se représenta Alice quand elle grandirait à son tour ; comment elle conserverait à l'âge adulte le cœur simple et pur de l'enfance ; comment elle ferait s'asseoir d'autres enfants en cercle autour d'elle et les tiendraient en haleine avec plus d'une histoire fantastique, peut-être bien en leur racontant le Pays des Merveilles d'antan ; comment elle partagerait leurs préoccupations et leurs joies d'enfants, en se remémorant sa propre enfance et le bonheur des jours d'été.

FIN

Du même auteur :

[De l'autre côté du miroir](#)

[La chasse à l'escarquin](#)